

[Accueil](#)
[Revenir à l'accueil](#)
[Collection](#)
Chevalier sans peur et sans reproche ou les Amours de Bayard (Le)

[Item](#)
Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le), comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés

Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le), comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés

Auteur : Boutet de Monvel, Jacques-Marie (1745-1812)

Description & Analyse

Description
Représentation non datée à Paris devant leurs Majestés par les Comédiens Français.

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

55 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie héroïque en prose, en trois actes, et mêlée d'intermèdes](#)

Informations éditoriales

Localisation du document
Paris, Bibliothèque nationale de France, 8-YTH-3273
Entité dépositaire
Paris, Bibliothèque nationale de France
Identifiant Ark sur l'auteur
<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb12522773b>

Informations sur le document

Genre
Théâtre (Comédie héroïque)
Eléments codicologiques
56 p. ; in-8
Date
1790
Langue
Français
Lieu de rédaction
Paris, et se trouve à Avignon

Relations entre les documents

Collection Chevalier sans peur et sans reproche ou les Amours de Bayard (Le)

[Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard \(Le\), comédie héroïque en en prose, en trois actes et mêlée d'intermèdes](#) a pour édition clandestine cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence

Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-

Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélémy, Élisa (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Boutet de Monvel, Jacques-Marie (1745-1812), *Chevalier sans peur et sans reproche, ou les Amours de Bayard (Le)* comédie héroïque en quatre actes et en prose représentée à Paris, par les Comédiens français devant Leurs Majestés, 1790

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/151>

Notice créée le 10/05/2020 Dernière modification le 23/05/2023

LE
CHEVALIER SANS PEUR
ET SANS REPROCHE,
OU LES AMOURS
DE BAYARD,
COMÉDIE HÉROIQUE
EN QUATRE ACTES ET EN PROSÉ;

*Représentée à Paris, par les Comédiens Français ;
devant LEURS MAJESTÉS.*

Par M. ~~LETTRE~~ M. NEVEL.



A PARIS, & se trouve à AVIGNON,
Chez JACQUES GARRIGAN, Imprimeur-Libraire ;
Place Saint-Didier.

Y. Yth. 1790.
G. 1079

PERSONNAGES.

FRANÇOIS I, Roi de France, encoré jeune : mais après la bataille de Marignan.

Le Chevalier BAYARD, jeune & amant de Madame de Rendan.

Le Capitaine LA PALICE, ami de Bayard & amant de Madame de Rendan.

L'Amiral BONNIVET.

D. ALONZO DE SOTOMAYOR, amant de Madame de Rendan.

Madame DE RENDAN, jeune veuve.

Une Dame BRESSANE.

SES DEUX FILLES.

ISOLITE, jeune personne attachée à Madame de Rendan.

M. D'IMBERCOURT, Seigneur de la Cour de France.

ARTHUR, valet de chambre de Madame de Rendan.

AMBROISE, jardinier de Madame de Rendan.

L'ÉCUYER de Sotomayor.

L'ÉCUYER de Bayard, personnage muet.

UN HÉRAUT D'ARMES.

Le Partain de Sotomayor, personnage muet.

Le Maréchal de Camp d'Oreze.

Messieurs de Guise, de Fontailles, le Baron de Béarn, la Trimouille, de Crussol, de Tendé, &c. &c.

Paysans & Paysannes.

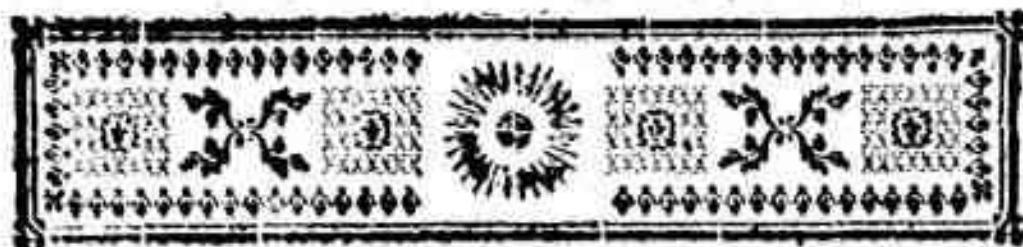
Bohémiens & Bohémiennes.

Gendarmes. Un Gendarme qui parle.

Domestiques de Madame de Rendan.

Ménestriers.

La Scène se passe à quelques distances de Paris, dans une maison de campagne de Madame de Rendan.



LES AMOURS DE BAYARD, COMÉDIE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

IMBERCOURT, FRANÇOIS I.

IMBERCOURT.

Or, Sire, c'est une visite inutile, une tentative vainc & superficie. Madame de Rendin ne voit, ne reçoit personne; je viens de parler à Mademoiselle Isolite, celle de ses femmes qui a toute sa confiance: elle va descendre & vous confirmera ce qu'avec bien du regret j'ai l'honneur d'assurer à Votre Majesté.

FRANÇOIS I.

Ah! point de Majesté, je vous en prie, Imbercourt. Souvenez-vous que je ne suis ici qu'un très-petit particulier, un pauvre amant rebuté: ce n'est pas en matière de galanterie, & surtout quand on éprouve l'humiliation d'un refus, qu'il convient de faire le Roi. Gardons l'incognito, mon ami; gardons-le bien, & du moins sauvons l'amour propre s'il faut renoncer à contenter l'amour.

IMBERCOURT.

L'amour! en bonne foi, est-ce que vous êtes amoureux?

FRANÇOIS I.

Sur mon honneur, je crois qu'oui.

IMBERCOURT.

Je crois, est excellent. Amoureux d'une femme que vous n'avez fait qu'entrevoir, & qu'il y a plus de deux ans que vous n'avez vue,

FRANÇOIS I.

Mais songe donc.... tout le monde dit qu'elle est charmante.

IMBERCOURT.

Ah, oui.... j'entends.... vous l'aimez sur parole.

FRANÇOIS I.

C'est que je m'imagine qu'il n'y a rien de si piquant que de déranger les prudentes combinaisons d'une veuve de vingt & un ans, jolie comme l'amour; & qui a fait vœu de pleurer toute sa vie.... un mari.

IMBERCOURT.

Il est sûr que les obstacles ont quelque chose d'attrayant; mais je crains bien que ceux que vous trouverez ici, ne soient insurmontables.

A 2.

6 LES AMOURS DE RAYARD.

Fornement... elle est toujours aussi belle qu'elle l'étoit avant la mort de son mari... d'après la pauvre Rendant...

ISOLITE.

Oh ! elle n'est point changée... communément le chagrin ne fied pas... mais elle, je crois en vérité, que la douleur, que les larmes l'embellissent encore.

FRANÇOIS I.

C'est ce qu'on a dit au Roi... faites observer à Madame de Rendant qu'elle n'a pas vingt & un ans.

IMBERCOURT.

Que tout ce qui environne Sa Majesté est à peu près d'un aussi bel âge.

FRANÇOIS I.

Que le Roi lui-même est jeune aussi....

IMBERCOURT.

Et que les plaisirs naissent en soule sur les pas d'un Monarque qui réunit à la grandeur suprême tout ce que l'esprit, les grâces du corps, & les charmes de la figure peuvent avoir de plus séduisant. (*François I tire Imbercourt par le manteau, & veut l'empêcher de parler.*) Pourquoi voulez-vous m'empêcher de parler ? est-ce que je ne dis pas la vérité ?

ISOLITE, s'adressant à François I.

Monsieur, le Roi est-il effectivement aussi beau que tout le monde l'affirme ?

FRANÇOIS I.

Ah ! beau... beau... ce seroit un bien petit mérite pour un homme... il n'est pas mal... mais beau....

IMBERCOURT.

Allons, allons, vous êtes difficile.... Je vous assure, Mademoiselle, qu'il seroit encore très-bien quand même il ne seroit pas Roi.

ISOLITE, toujours au Roi.

On dit qu'il a beaucoup d'esprit.

IMBERCOURT.

Eh bien ! répondez donc ?

FRANÇOIS I, après avoir hésité.

Il a du moins celui d'aimer beaucoup ceux qui en ont.

ISOLITE.

On assure qu'il est si vaillant, si brave....

FRANÇOIS I.

Un homme qui regne sur des Français.... & comment voulez-vous qu'il ne soit pas brave ?... il reçoit l'exemple, & le donne à son tour.

ISOLITE.

J'ai entendu dire qu'il avoit un goût décidé pour toutes les belles.

IMBERCOURT.

On vous a dit vrai là-dessus comme sur tout le reste, n'est-il pas vrai, Monsieur ?

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle, on ne vous a pas trompé, il est à cet égard encore Français, & très-bon Français.

ISOLITE.

Oh ! que vous me donnez de désir de connaitre un Roi si charmant.

COMÉDIE HÉROÏQUE.

FRANÇOIS I., *bas à Imbercourt.*

Je vous jure qu'elle est bien jolie.... (*haut.*) Mademoiselle ; rien de plus aisné que de satisfaire votre curiosité.... déterminez Madame de Rendan à venir à la Cour, & là, il vous sera facile de voir celui dont vous vous formez une idée si avantageuse.

ISOLITE.

Ah ! s'il n'étoit que ce moyen-là pour y parvenir, je désespere d'être jamais heureuse. Madame me paroît tellement attachée à la solitude...

FRANÇOIS I.

Le Roi se propose cependant de venir aujourd'hui, lui-même ; engager votre belle maîtresse à renoncer au projet de retraite qu'elle a formé contre le voeu de tous ceux qui la connoissent.

ISOLITE.

Le Roi viendra.... lui-même.... ici.... aujourd'hui !

FRANÇOIS I.

Oui, Mademoiselle.... & quoique Madame de Rendan ne me croive personne.... elle ne reçoit personne, vous me l'assurez ?

ISOLITE.

Qui que ce soit.

IMBERCOURT.

Ah ! le Roi doit faire exception.

FRANÇOIS I.

Sera-t-il excepté ? le croyez-vous ?

ISOLITE.

Eh ! Monsieur, qui refuseroit l'honneur d'une pareille visite !... un Roi qui est jeune, beau, qui a tant d'esprit, qui est si galant, si brave... Oh ! je fais bien que pour moi.... mais Madame est trop bien apprise pour se cacher aux yeux de son Maître, comme elle fait aux regards de tout le monde.

FRANÇOIS I.

Eh bien, assurez-lui que le Roi a pour elle les sentiments les plus distingués, & qu'il viendra aujourd'hui lui en présenter l'hommage.... ne l'oubliez pas.

ISOLITE.

Moi, Monsieur.... oh, n'ayez pas peur.... on n'oublie pas ce qui fait plaisir.

FRANÇOIS I.

Je suis charmé que vous pensiez ainsi.... Faites agréer nos respects à Madame de Rendan. Adieu, Mademoiselle.

(*Imbercourt & le Roi sortent.*)

S C E N E III.

ISOLITE, *seule.*

Le Roi viendra aujourd'hui..., quelle joie ! il dira à Madame les plus jolies choses du monde, j'en suis sûre : car il est si aimable ! elle n'y sera pas insensible.... (*avec un soupir.*) Le ciel m'en fera la grâce ; elle se laissera gagner aux instances de son Maître, sortira de cette triste solitude..., où je m'engyieus (*avec un soupir.*)

LES AMOURS DE BAYARD,

que cela fait pitié !... & nous irons à la Cour... c'est un pays que j'ai grande envie de voir.... Cependant je viens de mentir bien éfronternement à ces Messieurs ; je leur ai dit que Madame ne recevoit personne.... & Monsieur de la Palice doit se présenter aujourd'hui chz elle ! & le Chevalier Bayard y est venu hier, avant-hier.... il est vrai qu'ils sont les seuls pour qui Madame soit visible.... encore l'un la voit-il aujourd'hui pour la première fois, & Monsieur Bayard ne lui a-t-il rendu que deux visites... par conséquent si j'ai menti, c'est de si peu de chose que ce n'est pas la peine d'en parler. Au reste c'est par l'ordre de Madame, & s'il y a du mal, ce n'est pas sur moi que doit en retomber le blâme.

SCENE IV.

ISOLITE, ARTHUR.

ARTHUR.

Qui sont donc ces beaux Seigneurs à qui vous parlez-là, Mademoiselle Isolite ?

ISOLITE.

L'un est ami du Roi, c'est Monsieur d'Imbercourt, l'autre m'est inconnu.

ARTHUR, *la pressant dans ses bras.*

A qui en vouloient-ils, ma charmante, à vous, ou à votre maîtresse ?

ISOLITE, *avec un sourire ironique.*

A qui en vouloient-ils ?... en vérité, Monsieur Arthur, vous avez des expressions.... c'est de la part du Roi que ces Messieurs venoient parler à Madame.

ARTHUR.

L'ont-ils vue ?

ISOLITE.

Non.

ARTHUR.

Et savez-vous quel étoit l'objet de leur mission ?

ISOLITE.

Vous êtes bien curieux.

ARTHUR.

Honf.... il y a de la galanterie sur jeu, puisque vous y mettez du mystère.

ISOLITE, *haussant les épaules.*

De la galanterie.... avec Madame ?

ARTHUR.

Tenez, vous êtes Demoiselle suivante, moi, valet de chambre.... (*lui prenant un bras qu'il passe sous le sien.*) que diable ! entendons-nous, & tout ira le mieux du monde. (confidemment.) Nos maîtres.... soit héroïsme de guerriers, soit vertu de femme, vertu à toute épreuve, peuvent dans le monde passer pour des prodiges.... mais dans l'intérieur de leur appartement, tête-à-tête avec nous.... hélas ! ce sont de pauvres humains bien faibles, tout comme nous.

ISOLITE.

COMÈDIE HEROIQUE.
ISOLITE.

9

Et que résulte-t-il de là ?

ARTHUR.

Il en résulte que Madame de Rendan, malgré l'amour qu'elle avoit pour son époux, malgré le tendre & profond respect qu'elle conçoit pour sa mémoire, malgré le deuil & le veuvage éternel auquel elle s'est vouée, Madame de Rendan a le cœur tendre, Madame de Rendan oubliera son mari, aimera parce qu'elle n'a que vingt ans, & qu'à vingt ans il faut aimer... enfin qu'elle se remariera... parce qu'elle est trop sage pour ne pas finir le roman comme cela.

ISOLITE.

Eh bien, Monsieur le valet de chambre, & moi la Demoiselle suivante, que pouvons-nous à cela ?

ARTHUR.

Ah !... nous pouvons, Mademoiselle, arranger les choses de manière qu'elles nous soient profitables. Des domestiques de confiance, comme nous, des gens d'esprit, tels que vous, & moi, doivent mener leurs maîtres, c'est un fait. Il y a façons de faire vouloir aux autres, & sans qu'ils s'en doutent, ce que l'on veut bien résolument soi-même. Vous êtes jeune, je n'ai pas trente ans, vous me plaisez beaucoup, si je pouvois vous plaire un peu, amour, fortune, adresse, nous mettrions tout en commun ; vous obséderiez Madame d'un côté, je la persécuterois de l'autre, & nous lui ferions épouser celui qui nous assureroit à tous deux les avantages les plus considérables.

ISOLITE.

C'est assez bien calculé.

ARTHUR.

Je suis charmé que le plan vous séduise... poursuivons. Je vois en prétendants... d'abord le Roi... ces amours-là sont un peu sans cérémonies, & Madame n'est pas femme à s'en passer... cela nous rapporteroit beaucoup, mais il n'y faut pas penser... Monsieur de la Palice....

ISOLITE.

Vous croyez....

ARTHUR.

Rien ne m'échappe... il a des projets, mais il faut les faire échouer. C'est un homme à grands sentiments, & qui rougirait de devoir son bonheur à des moyens subalternes... Exclu...

ISOLITE.

Et l'Amiral Bonnivet ?

ARTHUR.

Il n'épouse pas, lui : les autres moissonnent, il glane... Rayé... Je pencherois volontiers pour le Chevalier Bayard : c'est un brave & honnête homme, généreux, bienfaisant, mais il n'est pas riche, nous le ruinerions sans nous enrichir, ainsi sa pauvreté rend nulle toute notre bonne volonté.

ISOLITE.

Mais si vous éconduisiez comme cela tous les prétendants, ma demoiselle, à ce qu'il me paroît, restera long-temps veuve,

B

ARTHUR, *d'un air capable.*

Non, Mademoiselle, j'ai trouvé pour elle un parti, un parti excellent, jeunesse, figure, bravoure, opulence, tout s'y trouve.

ISOLITE.

Est-ce?

ARTHUR.

D. Alonso de Sotomayor.

ISOLITE, *avec dédain.*

Un Espagnol!

ARTHUR.

Un peu fier, si vous voulez... d'un caractère ombrageux, empêtré... (*souriant.*) mais son argent... ah ! son argent... est de la meilleure composition du monde.

ISOLITE.

C'est ce qui vous détermine en sa faveur.

ARTHUR.

Ah ! Mademoiselle ! c'est une belle chose que l'argent ! il couvre tout, répare tout... il a raison par tout.

ISOLITE.

Vous en parlez en amateur.

ARTHUR.

Il a vu Madame, lorsque feu Monsieur de Rendan la conduisit en Espagne : il l'aime depuis ce temps-là ; faisons réussir le mariage de Monsieur de Sotomayor avec notre maîtresse, & il nous assure à tous deux la fortune la plus brillante... J'en ai déjà reçus quelques échantillons qui me font augurer très favorablement du reste : nous nous aimons, nous nous marierons, & riches à tout jamais, nous cesserons d'obéir, & jouirons à notre tour du doux plaisir de commander.

ISOLITE.

Nous ne nous aimons pas : nous ne nous marierons point ; & comme je n'ai pas pour l'argent une estime aussi tendre que vous, je laisserai Madame obéir au penchant de son cœur ; je ne lui parlerai point de Monsieur de Sotomayor qui me déplaît souverainement, & je vous verrai sans envie, mon cher Monsieur Arthur, vous enrichir aussi bassement qu'il vous plaira.

ARTHUR.

Mademoiselle, la délicatesse a son mérite, sans contredit... mais c'est un mérite avec lequel on meurt de faim.... au lieu que, de légers scrupules adroïtement mis à point....

ISOLITE, *très-sérieusement.*

Brisons-là... Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne rien dire à Madame de vos petits arrangements sur ce qui la concerne ; mais soyez assez prudent, je vous en avertis, pour ne pas me forcez à vous dévoiler.

ARTHUR.

Moi !... ah, j'en y pense plus... c'étoit mon seul amour pour vous qui me faisoit regarder la richesse comme l'acheminement le plus sûr au bonheur de vous posséder... Vous ne vous en souciez pas... j'y renonce, je suis sincèrement un bon & honnête

COMÉDIE HÉROIQUE. 11

garçon.... n'ayez contre moi ni colere, ni haine....
ISOLE.

De la haine contre vous, Monsieur Arthur... Oh, non, non...
Ce sentiment-là tient à l'estime... ce n'est pas celui que vous m'ins-
pirerez jamais. (Elle sort.)

S C E N E V.

ARTHUR, *seul.*

Et bien! cette petite orgueilleuse qui se donne les airs de me
mépriser... Mademoiselle se pique de beaux sentiments... petit génie
que cela!... Cerveau mal organisé... Cela n'aura jamais l'esprit de
sortir de servitude... Mais que je suis dupe aussi, moi; et ce que
j'ai besoin d'appui pour réussir dans mes projets! est-ce que je n'ai
pas en moi assez de ressource pour savoir me passer des secours
d'autrui? Oui, D. Alonzo de Sotomayor, je vous protège, vous
vous chargerez du soin de ma fortune, de moi du succès de votre amour,
vous ferez l'époux de Madame de Rendan, ou je mourrai à la vei-
ne. Ah, ah, que cherche donc ici ce matamore avec sa longue épée?

S C E N E VI.

L'ÉCUYER DE D. ALONZO, ARTHUR.

L'ÉCUYER, *toujours le ton d'un matamore.*
Est-ce vous qui vous nommez Arthur?

ARTHUR.

Il y a bientôt trente ans, Monsieur, que je m'appelle comme cela;
que me voulez-vous?

L'ÉCUYER.

Vous dire que je suis l'Écuyer de D. Alonzo de Sotomayor, &
vous remettre cet écrit.... Savez-vous lire?...

ARTHUR.

Si je fais lire?....

L'ÉCUYER.

C'est que moi qui suis gentilhomme, je ne fais ni lire ni écrire...
cela n'appartient qu'aux fainéans, aux gens inutiles.... Parlez-moi
de savoir se battre... voilà une science cela! mais savoir lire... .

ARTHUR.

Oh! je ne me bats point, moi; j'ai les inclinations pacifiques.
Voilà pourquoi je me suis adonné aux belles-lettres. De qui est cet écrit?

L'ÉCUYER.

De Monsieur de Sotomayor.

ARTHUR.

Comment! il est Gentilhomme, & il sait écrire.

L'ÉCUYER.

Sans doute... C'est un Espagnol.

ARTHUR.

Mais vous êtes Français, vous, & vous soutenez l'honneur de
la Nation?

L'ÉCUYER.

Aussi sûrement. François I gâta tout à présent, avec sa belle fan-

32 LES AMOURS DE BAYARD,

grâce de science, & la ridicule protection qu'il accorde aux Savans; mais il ne me permettra pas.... Je bois, je chasse, je joue, & je me bats: voilà tout ce que doit faire un Gentilhomme.

A R T H U R.

Et par quel hasard au service d'un étranger?

L'ÉCUYER.

Parce que je suis pauvre, que Monsieur de Sotomayor doit me mener avec lui.... quelque part, dans le nouveau monde, que nous y devons faire conjointement les plus beaux exploits, les plus brillantes conquêtes, & que j'y finirai sûrement par être Vice-Roi.

A R T H U R.

Velle! c'est un fort joli poste... Il vous a donc mis dans sa confidence?

L'ÉCUYER.

Vous concevez bien que né ce que je suis, destiné dès mon enfance au noble métier des armes, aspirant au grade de Chevalier, je ne me prêterais pas à ses projets, s'il ne m'avoit juré sur Dieu & sur son honneur, qu'il n'avoit que des desseins honnêtes, & que son but étoit d'épouser.

A R T H U R.

Et moi donc, Monsieur, qui ai renoncé d'être d'église, est-ce que vous me croyez moins scrupuleux que vous? Cette lettre apparemment traite de l'objet en question?

L'ÉCUYER.

Quand vous l'aurez lue, nous prendrons ensemble certaines mesures.... sommes-nous ici en lieu de sûreté?

A R T H U R.

Oui, oui.... mais voyons ce qu'il m'écrit. (Il lit.) « Nos affaires n'avancent point, Arthur.... » Ce n'est pas ma faute. (Il lit.) « Il est donc impossible de voir Madame de Rendan, de lui parler, de parvenir à lui plaire? Tant de contrariétés, d'obstacles, me réduisent au désespoir.... » Parbleu, je le crois bien: moi, je suis fatigué. (Il lit.) « Pour comble de malheur, j'ai des rivaux.... » Et beaucoup, & de dangereux. (Il lit.) « Le Roi surtout, le Roi me fait trembler. » Il a raison; lutter contre un Roi jeune & aimable, ce n'est pas une petite affaire. (Il lit.) « Il faut que je meure, ou que je possède Madame de Rendan. Il faut que je sois son époux: mon bonheur & ma vie sont attachés à ce titre, & je ne vois pour la forcer à me l'accorder, que le moyen dont je vous ai déjà fait part. » Un enlevement.... c'est un moyen bien violent! (Il lit.) « Voilà donc, Arthur, & la fortune la plus brillante sera la récompense des efforts que vous tenterez pour faire réussir mes projets. Soyez que les momens sont chers, & que mes jours sont entre vos mains. » Point de signature.... il est prudent.... c'est m'avertir que je dois l'être.... On n'a rien ajouté à ceci?

L'ÉCUYER.

Pardonnez-moi... l'ordre de prendre avec vous des mesures pour...

A R T H U R.

Je sais, je sais... mais il n'y avoit rien de plus?

L'ECUYER.

Si fait... il m'est enjoint de savoir de vous, quand Monsieur de Sotomayor pourra concerter avec vous.

ARTHUR.

Vous ne m'entendez pas, ou vous ne voulez pas m'entendre... je vous demande, si cette lettre n'étoit pas accompagnée... là, ell-ce que vous ne concevez pas!

L'ECUYER.

A propos, cela est vrai, vous m'y faites songer. Voilà une bourse que je suis chargé de vous donner; je l'avois oubliée.

ARTHUR.

Où l... ah, n'ayez donc plus de ces oublis-là; un Gentilhomme comme vous, peut bien ne pas savoir lire, mais il nedoit pas manquer de mémoire.... J'entends du bruit... voilà ma clef, montez par cet escalier, la porte à gauche, n'úmero neuf, cachez-vous dans ma chambre, j'irai vous y retrouver dans un moment.

(L'Ecuyer sort.)

SCENE VII.

ARTHUR, seul.

Nous donnons point de prise aux soupçons... ce n'est pas le tout de faire fortune, il faut savoir se ménager les moyens d'en jouir.

SCENE VIII.

AMBROISE, ARTHUR.

ARTHUR.

Ant c'est vous, Monsieur le jardinier?

AMBROISE.

Oui, Monsieur le valet de chambre, c'est moi-même.

ARTHUR.

Qu'est-ce que vous cherchez donc; est-ce à Mademoiselle Isolite que vous voulez parler?

AMBROISE.

A vous dire le vrai, je ne serois pas fâché de la rencontrer, j'avois quelques petites babioles à l'y conter, de petits conseils à l'y demander.

ARTHUR.

Elle est auprès de Madame, & je ne crois pas qu'elle descende de si tôt; mais pour la raison, l'âge & l'expérience, assurément je la vaut bien, & si je pouvois vous être de quelque utilité... (à part.) On gagne toujours quelque chose à tout savoir.

AMBROISE.

Ecoutez donc, Monsieur Arthur, je crois que vous pourriez bien ne pas être inutile... je sais que vous avez de l'esprit, plus d'esprit que moi.... oh! c'est sûr.... tout le monde dit que vous êtes un peu fripon; mais tout coup vaille, un fripon peut être de bon conseil.

ARTHUR.

Mais savez-vous que vous me dites des injures en croyant me faire des compliments...

AMBROISE.

Eh non, morqué ! ce sont ceux qui disent cela. Il ne me coûte rien à moi de vous croire un honnête garçon jusqu'à ce que j'aye des preuves du contraire.

ARTHUR.

Au fait. De quoi s'agit-il ?

AMBROISE.

De me faire gagner dix pistoles.

ARTHUR.

Et comment faut-il s'y prendre pour cela ?

AMBROISE.

En me persuadant que ma conscience n'a rien à me reprocher dans ce qu'on exige de moi pour les gagner.

ARTHUR.

Dix pistoles, une conscience... voyons, voyons... oh ! je ne manquerai sûrement pas de moyen pour ajuster tout cela ensemble.

AMBROISE.

Devinez à qui je viens de parler !

ARTHUR.

Je ne devine rien, il faut qu'on me dise.

AMBROISE.

A l'Amiral Bonnivet.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à démêler avec lui ?

AMBROISE.

Bah ! c'est lui qui requiert ma protection.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

Il est amoureux de Madame.

ARTHUR.

Oui-dt !

AMBROISE.

Eh, mon Dieu, oui ! Et comme il prétend qu'il n'y a pas du tout de plaisir à pleurer toujours, comme il est fâché de voir notre maîtresse ne s'occuper que de ça, il a dessein de lui bailler d'autres passe-temps, voyez-vous. En conséquence il viant de venir ici, il m'a dit bien poliment : mon cher Monsieur Ambroise, vous êtes un honnête homme, un homme qui a du bon sens, une bonne tête, & ben de l'amitié pour Madame de Rendan... C'est vrai, Monsieur l'Amiral, l'y ai-je répondu, que voulez-vous de ma bonne tête & de mon amitié ? Je veux, ce m'a-t-il fait, que vous m'ouvreriez tant seulement la petite porte du jardin qui donne dans le parc. Vot'belle maîtresse a du chagrin, alle pleure toujours, ça finira par l'y gâter son joli visage, & ça seroit dommage, pas vrai, Monsieur Ambroise ? Très-vrai, Monsieur l'Amiral ; pourtant Monsieur Ambroise, a-t-il continué, il faut l'y bailler un petit

moment de dissipation, queuque divertissement ben gentil; qu'en dites-vous? Que c'ell morqué ben imaginé, Monsieur l'Amiral. Qu'y a dix pistoles pour vous, Monsieur Ambroise, si vous pouvez me faire entrer dans vot'jardin, & sans qu' Madame s'en doute, des danseuses & des danseurs qui gambaderont devant elle, & la récreront queuques minutes. Eh morqué, Monsieur l'Amiral, l'y ai je fait à mon tour, je ne demande pas mieux que de divertir Madame, & de gagner dix pistoles, je suis un pauvre hère, & j'ai de la famille: mais pent-être qu'alle s'en fâchera, & pour dix pistoles je ne voudrois pas fâcher Madame qu'est aussi bonne qu'alle est belle.... Laissez-moi consulter queuqu'un qui ait plus d'esprit que moi.... Là dessus je l'ai quitté: il attend ma réponse: vous v'là, conseillez-moi, gagnerai-je dix pistoles qui me feroient grand bien, ou les refuserai je en dépit du bien qu'alles me feroient?

ARTHUR.

Attendez... il faut que je me consulte aussi, moi... l'affaire est délicate... (haut.) Il s'agit de faire diversion à la douleur de Madame.... (bas.) C'est bien le but de M. de Sotomayor, & le mien. (haut.) D'interrompre un moment la profonde solitude où nous vivons.... (bas.) Ce qui fait parfaitement bien à mes desseins... (haut.) D'instruire ici une troupe de gens à talens.... (bas.) Parmi lesquels pourront se glisser les hommes nécessaires au coup hardi que nous projetons... (haut.) Et de les cacher soigneusement jusqu'au moment de l'exécution, ce qui ne sera pas impossible, vu les bosquets, les missis de charmilles... & de faire le bien de ce pauvre Ambroise qui est mon ami.... Les dix pistoles sont à vous, mon cher, & votre conscience peut être tranquille.

AMBROISE.

En vérité!... Ah! comme vous me soulagez.

ARTHUR.

L'Amiral est donc bien sérieusement amoureux de Madame?

AMBROISE.

Bah, il n'est pas le seul... mais j'ai bien peur qu'il n'en soit pour les frais de son amour & de son petit divertissement. M'est avis qui gnia queuqu'un qui ne met en avant ni danseurs, ni danseuses, & qui fait sans bruit plus de chemin que n'en fera l'Amiral avec tout son fracas.

ARTHUR.

Et qui donc, mon ami?

AMBROISE.

Qui? le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Allons donc....

AMBROISE.

Il n'y a pas d'allons donc.... Madame ne veut voir personne, & elle a vu le Chevalier Bayard.

ARTHUR.

Elle l'a vu!

AMBROISE.

Deux fois.... Et l'ordre est donné de ne l'y pas refuser la porte toutes les fois qu'il s'y présentera.

ARTHUR.

Oui-dà!... (bass.) Ah! c'est bon à savoir.

AMBROISE, riant.

Mais que l'Amiral réussisse ou qu'il ne réussisse pas, qu'est-ce que ça me fait à moi, pourvu qu'il me paye bien, & que Madame ne soit pas fâchée.

ARTHUR, riant forcément.

Assurément ce n'est pas toi qui seras le plus attrapé.

AMBROISE, riant.

Il seroit plaisant qu'il paye les violons....

ARTHUR.

Pour faire danser les autres.... oui, cela seroit vraiment très-plaisant.

AMBROISE, riant.

Et je vois que ça arrivera.... Adieu, Monsieur Arthur... je m'en vais gagner dix pistoles.... de quelque façon que tournent les choses j'aurai tiré mon épingle du jeu, moi : c'est ce qui me divertira.... Epouse qui pourra. (Ambroise sort.)

SCENE IX.

ARTHUR, seul.

All! le Chevalier Bayard est venu deux fois, & on l'a reçus deux fois, & l'ordre est donné de l'admettre toutes les fois qu'il s'y présentera.... prédilection bien marquée, & qui prouve que M. de Sotomayor n'a d'autre parti à prendre que celui de se retenir, ou de risquer le tout pour le tout. Son Ecuyer m'attend, rejoignons-le, & prenons avec lui les dimensions les plus sûres.

SCENE X.

ISOLITE, ARTHUR.

ISOLITE.

MADAME vous demande.

ARTHUR.

Que me veut-elle?

ISOLITE.

Allez le savoir.

ARTHUR.

Toujours revêche, toujours méchante; ah! petite ingrate; ah! que je me veux mal d'avoir pour vous tant d'amour.

(Arthur sort.)

SCENE XI.

ISOLITE, seule.

All! oui, ton amour.... j'y crois.... je ne puis pas affirmer que ce ne soit pas un honnête homme que ce gatçon-là.... mais il a une

une physionomie de fripon qui fait bien du tort à sa probité ;
s'il en a.... Eh ! c'est Monsieur de la Palice.

SCENE XII.

LA PALICE, ISOLITE.

L A P A L I C E.
Me voici encore une fois, Mademoiselle; serai-je plus heureux que je ne l'ai été jusqu'ici? verrai-je votre belle maîtresse à daignera-t-elle me voir?

ISOLITE.

Oui, Monsieur, elle vient de m'ordonner, si vous vous présentez aujourd'hui, de vous conduire à son appartement.

LA PALICE.

Ah ! que vous êtes aimable ! que je vous ai d'obligations ! je vais donc la voir !... la voir...! lui parler... mais concevez-vous mon bonheur, Mademoiselle ?

ISOLITE.

Monsieur, je ne sais pas quels sentiments vous amènent auprès d'elle...;

L'A P A L I C E.

Quels sentimens !... tous.... tous les sentimens qu'inspirent la vertu, la beauté.... la douleur que l'on voudroit partager, adoucir, faire oublier.... mais je ne lui en parlerai pas ; oh ! je me le suis bien promis, je me le promets bien.... elle m'imposerait silence !

ISOLITE.

Je ne fais pas ce que vous vous proposez de lui faire....

I. A PALICE.

Venez, venez, conduisez moi.... C'est par ici, je crois.... ah ! comme le cœur me bat.... Si je le sentois palpiter comme cela le jour d'une bataille, favez-vous que j'aurois bien mauvaise opinion de moi ?

ISOLITE.

Comment!.. un brave Capitaine comme vous... un vaillant Chevalier;

LA PALICE.

Affrontera une armée entière, & tremble aux pieds de la beauté.

Fin du premier AP.

Fin du premier acte.

八〇四二年一月

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, L'ÉCUYER *de Sclemoyer.*

ARTHUR.
Vous voilà au fait, je vous ai bien expliqué tout. Allez de ce pas disposer tous vos gens, & les déguiser comme je vous l'ai dit. La fête que prépare ici l'Amiral Bonnivet est de tous les événemens celui qui pouvoit le mieux nous servir : le tumulte & la foule couvriront nos projets ; vos satellites se tiendront cachés, en attendant le moment favorable. Moi, je me charge d'écailler de la

18 *LES AMOURS DE BAYARD,*

maison tous ceux qui pourront s'opposer à votre entreprise ; que M. de Sotomayor se rende ici ; que, s'il est possible, il soit présent à la fête : cela ne peut que contribuer à détourner de lui le soupçon. Allez, il ne faut pas que l'on nous voie ensemble. Allez, sur tout, secret & promptitude. (*L'Ecuier sort.*)

S C E N E I I.

A R T H U R, *seul.*

Ah ! l'on ne m'appeloit tantôt de la part de Madame, que pour m'écartier d'un lieu où doit nécessairement passer M. de la Palice. On a beau faire, rien ne m'échappe, & Madame ne reçoit le Capitaine qu'à titre de l'ami du Chevalier Bayard.... Quand on ne le voit pas, il faut en parler, c'est tout simple. Allons trouver Ambroise ; je ne le crains pas lui, c'est un poltron ; mais éloignez ses deux garçons, le palefrenier, les laquais, le cuisinier... des personnes si bien nos ennemis, que nous restions seuls maîtres du champ de bataille.... ah ! voilà ma belle orgueilleuse.

S C E N E I I I.

I S O L I T E, **A R T H U R**.

A R T H U R.

POURRIEZ-VOUS me dire où est Ambroise, Mademoiselle ?

I S O L I T E.

Mais probablement dans le jardin.

A R T H U R.

Est-ce que vous attendez ici quelqu'un ?

I S O L I T E.

Et qui voulez-vous que j'attende ?

A R T H U R.

Allons, allons.... ne vous fâchez pas.... faut-il donc toujours rebouter, comme cela, le pauvre monde.... ah ! cela n'est pas bien, cela n'est pas bien. (*Arthur sort.*)

S C E N E I V.

I S O L I T E, *seule.*

CET homme est mon ombre. Il suffit donc de ne pas se soucier des gens pour les rencontrer à chaque pas.

S C E N E V.

L A P A L I C E, **I S O L I T E**.

I S O L I T E.

Quo ! vous voilà déjà, Monsieur ?

L A P A L I C E.

Oui, Mademoiselle, j'ai commis une indiscretion, & l'on m'a donné mon congé.

I S O L I T E,

Eh ! qu'avez-vous donc fait ?

LA PALICE.

Ce que tout autre auroit fait à ma place. J'aimois votre maîtresse avant qu'il fût question de la marier : unie à Madame de Rendan, j'ai renfermé mon amour, ne pouvant parvenir à l'éteindre. Elle devient veuve, l'espoir renaît dans mon ame, j'emploie tout pour être admis auprès d'elle ; après deux ans d'attente, c'est aujourd'hui qu'elle me permet de la voir : j'arrive ; que je l'ai trouvée belle ! j'étois venu bien résolu de me taire sur une passion toujours ignorée d'elle.... je la regarde, je lui parle, elle me répond, ses beaux yeux s'attachent sur les miens, mon cœur palpite, ma vue se trouble, ma tête se perd, je tombe à ses pieds.... je ne sais ce que j'ai dit ; car j'étois dans le délire.

ISOLITE.

La déclaration est un peu pressée.

LA PALICE.

Amour & raison, Mademoiselle, ne marchent guere de compagnie.

ISOLITE.

Et sûrement on s'est mis en colere !

LA PALICE.

En colere, Mademoiselle ? non, on m'a plaint, on m'a consolé, & de l'air le plus touchant, on m'a fait promettre de ne repasser jamais de mon extravagance.

ISOLITE, riant.

Et vous appelez cela vous donner votre congé ?

LA PALICE.

Sans contredit. J'ai promis tout ce qu'elle a voulu ; mais le moyen que je tienne parole ! pour ne point fausser mon serment, il ne me reste qu'un parti, c'est de ne la revoir jamais.

ISOLITE.

Je n'aurois pas cru qu'un preux Chevalier comme vous, perdit si facilement courage.... Monsieur, mettez-vous à la place d'une jeune & jolie veuve qui pleure son mari.... depuis deux ans... d'une veuve regardée dans le monde comme un prodige de tendresse & de fidélité. Deux ans de constance pour les manes d'un époux, songez, Monsieur, combien cela met une femme en réputation ! L'orgueil se glisse par tout, & souvent c'est par vanité qu'on remplit un engagement contracté par une indiscretion : telle est peut-être, aujourd'hui, la position de ma maîtresse. Ira-t-elle, dès la première déclaration, renoncer aux honneurs d'une persévérande si rare dans le siècle où nous sommes ? Amour, astiduité, petits soins, ménagemens délicats ; le temps surtout, le temps, qui parvient souvent à concilier les idées les plus opposées, tout ramènera Madame à des sentimens moins exaltés.... Vous avez pour vous la raison & la nature, mettez l'amour propre de votre parti, & je vous promets gain de cause.

LA PALICE.

Je serois de votre avis, si je n'avois pas des rivaux redoutables... le Roi....

ISOLITE.

Elle n'est pas assez grande Dame pour espérer d'être un joli

10 *LES AMOURS DE BAYARD*,
son épouse; elle se respecte trop pour être jamais sa maîtresse.

LA PALICE.

Je fais que Sotomayor....

ISOLITE.

Ce n'est pas celui-là que vous avez à craindre; les femmes ne s'occupent guère de ceux qui ne sont occupés que d'eux-mêmes, & l'on amuse difficilement les autres. quand on porte avec soi l'air toujours ennuyé : sa gravité, sa morgue, l'illuminisation de ses nobles aieux dont il est infatué... il emportera tout cela à Madrid.

LA PALICE.

Pour le gros Bonnivet, je ne le crois pas redoutable, ce cher Amiral a de l'esprit, de la gaîté; c'est un bon soldat, un lointain honnête homme; mais il est si futile; il se permet tant d'inconséquences; ses vieilles prétentions, & sa grosse étourderie le rendent, entre nous, plus ridicule que dangereux.

ISOLITE.

Il ne réussit en amour que lorsqu'il garde l'incognito & qu'à la faveur des ténèbres, témoin certaine dame à Milan; il tourne à son profit le rendez-vous accordé à un autre.... Nous avions le grand jour, nous! il n'est pas favorable à monsieur l'Amiral.

LA PALICE.

Et le Chevalier Bayard?

ISOLITE.

Madame en parle souvent.

LA PALICE, *avec un peu d'étonnement & d'inquiétude.*
Oh! elle en parle... & qu'en dit-elle?

ISOLITE.

Du bien.

LA PALICE, *vivement.*

Oh! je le crois!

ISOLITE.

Madame me demande si je suis instruite des hauts faits d'armes de M. de Bayard: tout ce que je sais de ses prouesses, de sa vaillance, de sa loyauté, je les lui raconte.... elle écoute avec beaucoup d'intérêt.... « Heureuse la femme qui pourra le nommer son époux!... » Ces propres mots un jour sont sortis de sa bouche.

LA PALICE.

Elle a raison, Mademoiselle; il a autant de probité que de bravoure, & c'est beaucoup dire. On n'est pas au fait de toutes les actions de sa vie; car il est modelé, & cache le bien qu'il fait. Sa conduite à Bresse avec cette noble veuve, dont la maison alloit être livrée au pillage; l'instant où, brave comme Scipion, il s'égalloit à lui par les défis, & l'amour immortel à la vertu.... mille autres traits enfin.... je vous les conterai, vous les redirez à Madame de Rendan.

ISOLITE.

Oui, Monsieur; je lui ferai plaisir.

LA PALICE.

Mais, parlez-lui quelquesfois de moi, entendez-vous. Savez-vous quelques circonstances de ma vie?... il y en a d'honorables....

ISOLITE.

Je ne les lui laisserai pas ignorer.

LA PALICE, vivement.

Mais que ce ne soit pas après lui avoir parlé de Bayard... car à côté de lui je ne me souviendrois pas.... Eh ! le voici lui-même, vous ne n'avez pas dit qu'il venoit ici !

ISOLITE, avec ingénuité.

Vous ne me l'avez pas demandé.

SCENE VI.

BAYARD, ISOLITE, LA PALICE.

BAYARD.

Ah ! ah ! c'est vous, Capitaine ?

LA PALICE.

Oui, mon brave, c'est moi-même ; toujours votre ami, à la vie & à la mort.

BAYARD, lui prenant la main.

Touchez-là, j'en dis autant.... Bonjour, ma belle Demoiselle ; y auroit-il de l'indiscrétion de se présenter là-haut ?

ISOLITE.

Je ne le crois pas, Monsieur, Madame vous voit avec trop de plaisir : je vais la prévenir que vous êtes ici ; engagez-la donc à sortir de ce château solitaire, il est si triste, si triste, elle s'y ennuie, j'en suis sûre... & moi aussi : elle ne l'aura pas plutôt quitté, qu'elle vous en aura obligation... & moi aussi. (Elle sort.)

SCENE VII.

BAYARD, LA PALICE.

BAYARD.

MADMOISELLE Isolite n'aime pas la campagne, à ce qui me paroît. Mais dites moi donc, mon ami, par quel hasard nous nous trouvons tous deux à la même heure, au même instant, chez Madame de Rendan, qui ne voit personne ?

LA PALICE.

Avant de vous répondre... que pensez vous de cette femme ? Chevalier ?

BAYARD.

Je ne vis jamais une Dame aussi bien née, plus belle, plus aimable, plus respectable qu'elle... n'est-ce pas votre avis, Capitaine ?

LA PALICE.

Affrémement... mais ne trouvez-vous pas qu'elle pleure trop long-temps le défunt ?

BAYARD.

Elle aime beaucoup ce pauvre Rendan.

LA PALICE.

Une année, c'est tout au plus ce qu'elle a vécu avec lui... & il y a deux ans qu'il est mort. On regrette un mari, suis ; on peut le pleurer, à la bonne heure... mais deux ans !

LES AMOURS DE BAYARD;
BAYARD.

Il est sûr que c'est beaucoup.

LA PALICE.

C'est trop.

ENSEMBLE.

Oh ! oui, oui, c'est trop.

BAYARD.

Mais l'Amiral séchera les larmes de cette belle affligée ; il l'a déjà annoncé dans le monde.

LA PALICE.

Il se fera une affaire avec Sotomayor.

BAYARD.

Je n'aime pas cet Espagnol-là.

LA PALICE.

Il ne faut pas le laisser prisonnier sur parole. Il vous souvient de sa fuite à Monerville.

BAYARD.

Lui, ou moi ne seroient plus à présent, si ce bras épuisé dans Bresse par la perte de tout mon sang, eût déjà repris quelque vigueur.

LA PALICE, vivement & avec colère.

Il en veut à Madame de Rendan ; mais il pourra rencontrer des obstacles.

BAYARD, en souriant.

Comme vous prenez feu, Capitaine ! Est-ce que vous seriez amoureux de la belle veuve ?

LA PALICE, avec chaleur.

J'en perds la tête.

BAYARD, bien tranquillement.

Et moi aussi.

LA PALICE, fort étonné après un petit temps.

Et vous aussi !

BAYARD.

Oui, Capitaine.

LA PALICE, du même ton que Bayard.

Nous voilà donc rivaux ?

BAYARD.

C'est vrai.

LA PALICE.

Rivaux & amis... car bien que vous aimez en même lieu que moi.... (mettant la main sur son cœur,) vous êtes toujours là.

BAYARD, mettant vivement la main sur le cœur de la Police.

J'y veux tester.

LA PALICE.

Je l'espere.... Y a-t-il long-temps que vous l'aimez ?

BAYARD.

Depuis que je la connois.

LA PALICE.

Je vous en dirai autant. Lui avez-vous parlé souvent depuis son veuvage ?

Deux fois.

LA PALICE.

Et moi, une.... Avez-vous dit que vous aimez?

BAYARD.

Je n'ai pas osé.

LA PALICE.

J'ai été plus hardi; mais on m'a répondu d'une manière à m'ôter toute espérance.

BAYARD.

Tant pis, car je hasarderai peut-être un jour le même aveu, & sans doute il ne sera pas reçu plus favorablement.

LA PALICE.

Si l'on en croit Mademoiselle Isolite, il ne faut pas encore se décourager; mais promettons-nous, que celui de nous deux qui n'aura pas le bonheur de lui plaire, sera place à l'autre, & le servira, qui plus est, en bon & véritable ami. (*regardant Bayard en face.*) J'ai bien peur de n'être que le confident de l'aventure. Plus je vous examine, plus je pense à ce que vous valez & à ce que je vaudra; plus je m'aperçois que l'avantage n'est pas de mon côté.... mais n'importe, allons toujours notre train, & convenons encore, s'il survient un troisième... & il en surviendra..., que le délaissé de nous deux, sera le compagnon d'armes du tenant.

BAYARD, *lui touchant dans la main.*

Cela vaut fait... (*en riant.*) Avec une autre femme que Madame de Rendan, cet engagement-là seroit peut-être fait indiscret; car on assure que le Roi lui-même a des prétentions sur elle.

LA PALICE, *en riant aussi.*

Oh! très-certainement nous ne nous battrons pas contre lui.... Mais notre vertueuse & charmante veuve est une de ces femmes près de qui le nom de Roi, lui seul, est un motif d'exclusion.... Jurons de plus, foi de Chevalier, de nous rendre compte sous le secret.... l'honneur l'exige.... de tout ce qu'elle nous aura dit.

BAYARD.

Je le jure.

LA PALICE, *après un petit temps, & gaiement.*

J'ai dans l'idée que je serai votre compagnon d'armes..., mais quel sacrifice ne seroit-on pas à l'amitié... & à Bayard!.. Voici Mademoiselle.

SCENE VII.

BAYARD, LA PALICE, ISOLITE.

ISOLITE, *à Bayard.*

MADAME est avertie que vous êtes ici, Monsieur, elle va descendre dans l'instant.

LA PALICE, *à Bayard.*

Je crois qu'un tiers seroit de trop dans la conversation que vous allez avoir.... je me retire; à votre tour, Chevalier... (*en soupirant gaiement.*) Et plus de succès que moi près de la chagrinante

24 *LES AMOURS DE BAYARD,*
veuve.... je vais prier le Ciel qu'il lui donne oubli du défunt, &
pitié des vivans. (*Il sort.*)

SCENE IX.
BAYARD, ISOLITE.

C'EST un homme bien aimable que ce la Palice ! une franchise,
une loyauté ! le connoissez-vous bien, Mademoiselle ?
ISOLITE.
Voici ma maîtresse. (*Elle sort.*)

SCENE X.
Madame DE RENDAN, BAYARD.

JE crains que ma visite ne soit importune, Madame, & je ne
me présente qu'en tremblant.

Mde. DE RENDAN.

Vous ne vous rendez pas justice, Monsieur ; assyez-vous....
je suis bien flattée de vous voir.... C'est à moi d'appréhender à
juste titre que l'ennui qu'on éprouve avec moi....

BAYARD.

De l'ennui près de vous, Madame !

Mde. DE RENDAN.

Hélas ! entendre soupirer sans cesse, voir toujours des larmes,
n'écouter que des plaintes.... cela est bien triste.

BAYARD.

Ce sont vos beaux yeux qui versent des pleurs ; les plaintes sortent de cette bouche charmante qui prête un intérêt si doux à
tout ce qu'elle exprime, & vous voulez que cela n'attache pas ?
Ah ! que n'ai-je auprès de vous un titre, quelque droit.... je
vous dirois.... » Vouz cherchez des consolations, & moi j'ai
» besoin de vous consoler : mon cœur vous est ouvert, épan-
» chez-y vos peines ; je n'aurai point de secret pour vous, pensez
» tout haut devant moi.... « Mais cette extrême confiance il
faut la mériter ; & mon tendre respect, mon attachement pour
vous, éprouvé par le temps, peuvent seuls m'en rendre digne.

Mde. DE RENDAN, vivement.

Ah ! vous l'avez, Chevalier, cette confiance ; vous la méritez...
J'ai refusé constamment de voir tous ceux qui se sont présentés :
rien ne m'a fait changer de conduite, & j'en changerai bien moins
sans doute à présent, que j'ai trouvé un ami, un cœur compatissant,
qui s'ouvre à mes chagrins, que ne rebute point ma tristesse,
qui veut bien recevoir mes larmes, & dont la sensibilité
mélèra quelques charmes à la retraite éternelle que m'impose ma
situation : je ne serai pas trompée avec vous comme je l'ai été.

BAYARD.

Par qui donc ?

Mde.

Mme. DE RENDAN.

Vous connaissez Monsieur de la Palice?

BAYARD, vivement.

C'est un bon soldat, un brave Chevalier, un honnête homme, un homme aimable.

Mme. DE RENDAN.

Il sort d'ici.... C'est votre ami, je jugeois de lui par vous; & sur ce préjugé trop avantageux je n'ai pas cru devoir aujourd'hui refuser de le voir.... Eh bien, Monsieur de la Palice.... il m'a parlé de je ne sais quel amour, il a osé blâmer mes regrets, il condamne le projet que j'ai formé de renoncer pour jamais au monde; il me propose de nouveaux liens; il m'accuse de cruauté, d'injustice.... Ah! qu'il est mal aisé de trouver des hommes désintéressés, qui en consolant une femme affligée, n'ayent d'autres motifs que d'apporter le calme dans son ame, & dont l'amour propre en pareil cas, ne soit pas plus émin que la sensibilité.

BAYARD, timidement.

Si vous lui faites un crime de son amour, vous trouverez difficilement des gens moins coupables que lui.

Mme. DE RENDAN.

Il en est, Monsieur, il en est.

BAYARD.

Très-peu, Madame, très peu... oh! vous pouvez m'en croire.

Mme. DE RENDAN.

Comme je ne veux qu'un ami, les idées du plus grand nombre; à mon égard....

BAYARD.

Cet ami, comme vous l'entendez, ne sera pas facile à trouver; soyez-en sûre.... (commençant timidement & s'échauffant par degrés.) Par exemple quelqu'un que je connais, qui vous a vue, qui vous aimoit ayant que l'hymen vous unit à M. de Rendan.... Eh bien, il a conservé cette impression puissante que vous avez faite sur son ame. Un autre avoit le bonheur de vous posséder, vous aimiez, vous étiez aimée.... que de raisons pour s'efforcer à vaincre son amour!... Eh bien, cet amour a tout surmonté; & à présent que vous êtes veuve, malgré votre douleur qu'il approuve, malgré vos résolutions qu'il respecte, il vous adore, il ne voit que vous, n'entend que vous, & ne s'occupe que de vous.... Être votre ami, voilà son unique espérance, il ne briguera que ce titre; il en remplira tous les devoirs, & se renfermera toujours dans les bornes que lui prescrit ce nom; il conservera toute sa vie, pour vous, les sentiments de l'amant le plus tendre.

Mme. DE RENDAN, baissant les yeux, & dissimulant avec peine le trouble qu'elle éprouve.

Vous connaissez cette personne?

BAYARD.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Beaucoup!

D

26 LES AMOURS DE BAYARD;
BAYARD.

Infiniment.

Mde. DE RENDAN, cherchant à reprendre un air plus libre.
La question que je vous fais ici ne provient pas d'un mouvement de curiosité.... oh ! non : je crois qu'à cet égard je suis au-dessus de tout soupçon.... Mais cet homme étant votre ami, comment n'employez-vous pas l'empire que votre raison vous donne sur son cœur pour le guérir d'une passion....

BAYARD.

Cela n'est pas possible, Madame; ma raison & son cœur sont absolument du même avis; je ne suis pas même tenté de combattre son penchant.

Mde. DE RENDAN.

Je le plains. (timidement.) C'est un homme connu?

BAYARD.

Il a tout fait pour l'être.... moins par orgueil que par instinct.

Mde. DE RENDAN.

Vit-il à la Cour?

BAYARD.

Son devoir l'y retient quelquefois.

Mde. DE RENDAN.

Est-il distingué par des marques d'honneur?

BAYARD.

J'ignore s'il les a méritées; mais je le connois assez pour être sûr qu'il croit ses services récompensés quand ils sont utiles à sa patrie & à son Roi.

Mde. DE RENDAN.

C'est un bel éloge.... Faut-il qu'un homme comme celui-là soit malheureux ! je ne vous demande pas quelle est sa figure.... L'extérieur n'est rien.... son cœur....

BAYARD.

Est bien sensible.

Mde. DE RENDAN.

Don cruel, présent funeste, & qui fait bien des infortunés !... Puisqu'il est votre ami, je ne vous pasle point de sa probité.

BAYARD.

Je le crois sans reproche.

Mde. DE RENDAN, avec une vivacité ingénue.

Sans reproche.... C'est donc vous?

BAYARD.

Oui, Madame. (Madame de Rendan baisse les yeux, & tourne Bayard du côté du buste de M. de Rendan. Bayard lit la légende du tableau.) « Je l'aime encore ».... Je vous comprends, Madame, & je lis ma condamnation. (Il fait un mouvement pour se retirer, & Madame de Rendan l'arrête par un autre mouvement, le fait rassoir sans oser lever les yeux sur lui. Il continue.) N'imputez la témérité d'un tel aveu qu'à ma franchise qu'ont pressée vos questions.... Oui, je vous aime & n'aimerai jamais que vous. Depuis le jour où vous partîtes pour la première fois à la Cour, je vous consacrai tous mes vœux, toutes mes pensées. Dieu & ma patrie, vous & l'hon-

neur, voilà les mobiles sacrés de toutes mes entreprises, mes seuls soutiens dans les dangers, ma seule consolation dans les adversités. Votre image me suivait au milieu des combats ; elle ranimait mon courage ; elle redoublait mes forces.... vous me guidiez & j'étais sûr de vaincre. C'est pour vous que j'ambitionnois une haute renommée. C'est à vous que je rapportois ma gloire, & je supportois le malheur de vous voir posséder par un autre en ne me jugeant pas encore assez digne de vous.

Mde. DE RENDAN.

Ah ! que m'avez-vous dit !

BAYARD.

Tout ce qu'éprouve mon cœur.

Mde. DE RENDAN.

Mais quel est votre espoir ?

BAYARD.

Je n'en forme aucun.

Mde. DE RENDAN.

Mon époux vit dans ma mémoire, & vous savez s'il méritoit ma tendresse !

BAYARD.

Personne n'en fut plus digne.

Mde. DE RENDAN, avec le ton de l'intérêt.

Soyez donc votre juge & le mien. Que penseroit-on de moi après l'éclat qu'a fait mon désespoir ? Que dirait-on de moi après deux ans de retraite, de deuil & de douleur, si je souffrois ... qu'une main chère essuyât des larmes dont la bienfaveur, au défaut d'un sentiment plus délicat, me fait maintenant un devoir.

BAYARD.

Ah ! qu'est-ce auprès de l'amour que l'opinion d'un peuple d'indifférens !

Mde. DE RENDAN, troublée en regardant autour d'elle.
Je m'aperçois que nous sommes seuls.... Et cet entretien....

BAYARD.

Vous déplait, je le vois... Je n'ai pas été maître de ma raison... mais si cet aveu trop hardi ne m'exclut pas pour jamais....

Mde. DE RENDAN, le regardant avec complaisance & d'un ton le plus doux.

Quand... vous verra-t-on ?

BAYARD, avec transport.

Ah ! le plutôt... ah ! jamais assez tôt au gré de mon impatience....

Mde. DE RENDAN, avec beaucoup de douceur.
J'en aurai bien du contentement.

SCENE XI.

Madame DE RENDAN, BAYARD, ISOLITE.

ISOLITE.
DON Alonso de Sotomayor demande à être admis auprès de vous : j'ai beau lui représenter que Madame ne reçoit personne, paroles inutiles, vous allez le voir dans l'instant.

Mde. DE RENDAN, vivement.

Je le veux éviter; sortez, Monsieur, sortez.... qu'il ne vous rencontre pas, s'il est possible.

ISOLITE.

Monseigneur ne peut s'en aller à présent, Madame, il feroit vu par M. de Sotomayor. Le jardin seul lui offre une retraite.

Mde. DE RENDAN.

Entrez-y, Chevalier, & n'en sortez que quand ces importuns sera retires.

BAYARD, bien tendrement.

J'obéis.... n'oubliez pas le dernier mot que vous m'avez dit,

Mde. DE RENDAN, seignant de chercher dans sa mémoire.
Quoi donc?

BAYARD.

N'oubliez pas.... (*imitant la tendresse avec laquelle Madame de Rendan a prononcé ce mot.*) "J'en aurai bien du contentement".

Mde. DE RENDAN, tendrement.

Adieu, Chevalier Bayard.... (*ferme.*) Isolite, faites en sorte que M. de Sotomayor s'éloigne de ces lieux au plus vite, & suppliez-le de vouloir bien, à l'avenir, supprimer ses visites.(*Elle sort par la même porte que Bayard; mais on l'aperçoit dans le jardin, & Madame de Rendan monte un escalier placé sur la gauche, & qui conduit à ses appartemens.*)

SCENE XII.

ISOLITE, seule.

MADAME vient de dire au Chevalier Bayard.... un adieu.... qui ne paroît donner l'exclusion à tous ceux qui ont des desseins sur elle.

SCENE XIII.

ARTHUR, ISOLITE.

ARTHUR.

Et bien! Mademoiselle, venez donc rendre réponse au Seigneur Alozzo de Sotomayor. Il s'impatiente d'attendre.

ISOLITE.

Votre protégé n'est pas heureux, M. Arthur; comme je n'ai qu'une mauvaise nouvelle à lui annoncer, chargez-vous-en vous-même. Madame ne veut pas le recevoir, & le supplie de vouloir bien à l'avenir, supprimer ses visites. Elle est plus que jamais déterminée à ne recevoir personne: dites-le lui bien.... (*appuyant.*) bien, entendez-vous. Ce petit échantillon de vos services ne vaudra pas, je le fais, les petits échantillons de fortune qui vous avoient mis au goût de lui être utile.... mais que fait-on.... Vous avez du génie, vous tiserez peut-être encore parti de cela.(*Elle sort.*)

SCÈNE XIV.

A R T H U R, seul.
 C'est bien ce que je me propose.... Déterminée à ne voir personne.... (allant à la porte du jardin, &apercevant Bayard que l'on voit s'y promener.) Eh! je voilà.... je savois bien qu'il ne pouvoit pas être fotti.... (revenant sur le devant de la Scène.) Mais ces gens-là me prennent donc pour un fott!... ah, je leur ferai voir le contraire.

SCÈNE XV.

S O T O M A Y O R, **A R T H U R**, ouvrant la porte :
Sotomayor se présente sur le seuil.

PARDON, Seigneur, si je vous ai fait attendre, mais Mademoiselle Isolite....

S O T O M A Y O R.

Eh bien! veut-on me voir?

A R T H U R.

On m'a chargé de la part de Madame, d'obtenir de Monsieur, qu'il veuille bien à l'avenir supprimer ses visites.

S O T O M A Y O R.

Supprimer mes visites!...

A R T H U R.

Ce n'est pas là, comme vous le voyez, un acheminement à vous épouser.

S O T O M A Y O R.

L'obstination de cette femme est bien singulière, bien injurieuse! mais elle est donc déterminée à finir ses jours dans une retraite absolue... à ne recevoir qui que ce soit?

A R T H U R, en souriant méchamment.

Ah! pour ce qui est de ne recevoir personne....

S O T O M A Y O R.

Eh bien?

A R T H U R.

Madame n'a point fait ce serment-là pour tout le monde.

S O T O M A Y O R, avec colère.

Il y a des exceptions!...

A R T H U R, avec un sourire malin.

Oui, Monsieur.

S O T O M A Y O R.

Ah, ah!... Quels sont donc les mortels favorisés!... Le Roi, sans doute.... je fais ses projets.... ce ne peut être que le Roi. Je ne connois que lui.... qui par son rang da moins, ait quelque titre pour le disputer à Sotomayor.

A R T H U R.

Ce n'est pas le Roi.... il n'est pas plus heureux que vous; mais il exalte un rival plus dangereux, je vous en avertis.

30 LES AMOURS DE BAYARD;
SOTOMAYOR.

Nommez-le donc ?

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard.

SOTOMAYOR, avec dédain,

Et vous appelez cela un rival dangereux !...

ARTHUR.

Ecoutez donc.... Dès qu'il s'est présenté pour avoir l'honneur de voir Madame, il a été admis auprès d'elle.

SOTOMAYOR.

Quelle injure pour moi !

ARTHUR.

Il est plus favorisé que le Roi.

SOTOMAYOR.

A la bonne heure.... mais que j'aye été refusé !

ARTHUR.

Et au moment où je vous parle, il est encore ici.

SOTOMAYOR, avec vivacité.

Il est ici, chez Madame de Rendan ?

ARTHUR.

Non, Seigneur, quand on vous a annoncé, ils se sont séparés, Madame est remontée dans son appartement; & comme vous étiez là, & que, pour sortir, il fallait nécessairement passer devant vous, j'ai entendu Madame dire au Chevalier Bayard, d'entrée dans le jardin, & d'attendre, pour se retirer, que vous vous soyez éloigné tout-à-fait.

SOTOMAYOR, avec une rage concentrée.

Je vais le rejoindre.... il faut que je le félicite de son bonheur.

ARTHUR, le retenant.

Ah ! Monsieur, ne faites point d'éclat, vous me perdez; on ne pourroit douter que je vous ai tout dit; vous me perdez, & vos affaires n'en seroient pas plus avancées.

SOTOMAYOR.

Pourrai-je maintenir ma force ?...

ARTHUR.

Modérez-vous, Seigneur; souvenez-vous de vos conventions; songez que tout est prêt à réussir au gré de vos désirs; songez qu'avant peu l'objet de votre amour va se trouver en votre pouvoir, & qu'après l'éclat d'une telle aventure, le seul parti qui lui reste, est d'accepter votre main & le nom de votre épouse.... Mais voici Monsieur l'Amiral.

SCENE XVI.

ISOLITE, SOTOMAYOR, L'AMIRAL BONNIVET,
LA PALICE, ARTHUR.

J BONNIVET, à Isolite qui veut l'empêcher d'entrer.

J' veux la voir, vous dis-je, & je la verrai, c'est décidé....

Ah ! ah ! c'est vous, Seigneur Alonso !

SOTOMAYOR.

Où, Monsieur l'Amiral, c'est moi-même.

BONNIVET.

Sans doute vous désirez, comme moi, d'être admis auprès de Madame de Rendan !

SOTOMAYOR.

Vous l'avez deviné !

BONNIVET.

Est-ce que cette charmante veuve auroit aussi triomphé de votre indifférence !

SOTOMAYOR.

Quel intérêt avez-vous à connaître mes sentiments ?

BONNIVET.

Pas d'autre que celui qu'inspire naturellement un compagnon d'infortune.... Oui, mon cher Seigneur, c'est le mot ; si vous avez des vues sur Madame de Rendan.... car aussi bien que moi, mon brave Gentilhomme, c'est de l'amour en pure perte. Et comment voulez-vous la toucher en faveur des sentiments qu'elle inspire ? elle est inhéritable.

SOTOMAYOR.

Oh ! tout le monde, Monsieur l'Amiral, n'a pas comme vous & moi, le malheur de n'en pouvoir approcher.

LA PALICE.

Plaît-il, Monsieur ?

BONNIVET.

Comment, morbleu, il y auroit des gens privilégiés ? cela n'est pas possible : s'il y auroit quelqu'un de reçu, je serois admis.

SOTOMAYOR.

Demandez au Chevalier Bayard, qui se promene actuellement dans le jardin, si personne n'a le bonheur de voir Madame de Rendan ? Il est en droit de vous répondre qu'il y a des exceptions.

BONNIVET.

Le Chevalier Bayard est là, dans le jardin !

LA PALICE.

Etes-vous sûr de ce que vous avancez, Monsieur ?

SOTOMAYOR.

Il y est... par ordre exprès de Madame de Rendan... il attend, pour sortir, que j'aye enfin pris le parti de m'en aller.

ISOLITE.

O le méchant homme !

LA PALICE.

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que la chose est bien douteuse. S'il étoit effectivement dans le jardin, & qu'il eût envie d'en sortir, ce n'est pas votre présence qui pourroit l'en empêcher. Dans toutes ses actions il n'a jamais craint les témoins.

SOTOMAYOR, faisant un pas comme pour aller au jardin. Ah ! quisqu'il faut vous en convaincre... .

BONNIVET.

Arrêtez, Monsieur, nous ne le souffrirons pas ; Madame de Rendan depuis son veuvage n'a reçu personne encore.

Excepé le Chevalier Bayard qui est là, & qui, lorsque je l'en prierai, ne refusera pas de paraître.

LA PALICE, *parlant fierement.*

Monsieur... s'il est vrai que Bayard soit dans ce jardin, & s'il y est de l'aveu de Madame de Rendan, la crainte de la compromettre peut scule l'y retenir, & si vous ne respectez pas un brave homme, un bon Chevalier que j'aime & que tout le monde estime, respectez du moins une femme noble, belle, vertueuse dont vous devriez être l'appui, & non l'accusateur.

SOTOMAYOR.

Vous m'ouvrez les yeux, Monsieur, c'étoit pure vision de ma part... (*il ouvre la porte du jardin, & d'une voix élevée.*) Je vous demande pardon de vous avoir soupçonné, Chevalier ; certainement si vous étiez là, vous ne craindriez point de paraître... non, Monsieur Bayard n'y est point... je me suis trompé...

(*Arthur s'est sauvé quand il a vu la querelle s'échouffer.*)

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

NON, Monsieur de Sotomayor, vous avez bien vu, & l'on vous a dit dit vrai... J'y étois.

SOTOMAYOR.

Eh bien, Amiral ?

BONNIVET.

Je vous jure, Bayard, que je ne vous croyois point ici... Mais par quelle aventure ?

BAYARD.

Par une aventure fort naturelle. Vous désirez voir Madame de Rendan, je le désire aussi, & malgré l'inutilité de mes démarches...

SOTOMAYOR, *riant malicieusement.*

Malgré l'inutilité !

BAYARD.

Oui, D. Alodzo... Que signifie l'ironie de ce sourire ?

BONNIVET.

Cela signifie que vous prenez tous deux une peine infructueuse... Elle met à cela de l'entêtement, de la singularité. Vous concevez bien qu'il n'est pas naturel de pleurer un mari pendant deux ans. Elle veut passer pour une femme extraordinaire... Mais croyez qu'au fond de l'âme elle seroit enchantée qu'on lui fournit de bonne raison pour se consoler... & je m'en charge, moi. Un quart d'heure seulement d'entretien avec elle, & je la rends à la société... Vous n'entendez rien à tout cela vous autres.

LA PALICE, *en riant.*

Ah ! mon cher Amiral, nous n'avons jamais douté de votre talent.

SOTOMAYOR, *avec un sourire amer.*

Mais vous comptez un peu plus sur votre adresse, M. Bayard ?

BAYARD,

B A Y A R D , *sécherement*,

Je ne suis point adroit, je suis franc.

B O N N I V E T.

Écoutez donc, en fait de talent.... on ne m'a jamais accusé d'en manquer.... surtout auprès des dames. On a sur soi compte quelques aventures assez brillantes pour.... Enfin, il faut, il faut être modèle.... Que je voie Madame de Rendan seulement, & j'y parviendrai sans doute.

S O T O M A Y O R , *tojours avec ironie*,

Vous êtes plus avancé que nous, Chevalier, avouez-le.

B A Y A R D , *retenant sa colère*.

Vous me pressez vivement, Monsieur.

S O T O M A Y O R .

Pour un Français, vous êtes trop discret.... Allons, livrez-vous donc un peu au caractère national.... Pourquoi ne pas convenir d'un bonheur qu'on ne doit qu'à son mérite?... Avouez donc.

B A Y A R D , *pâlissant de colère*.

Je suis chez Madame de Rendan.

B O N N I V E T.

Et moi aussi j'y suis, & je n'en sais pas une si je ne l'aie vue.

S O T O M A Y O R , *à Bayard d'un air de mépris*.
Si vous étiez ailleurs?B A Y A R D , *d'une voix étouffée*.

Ma réponse seroit précise. (à ce mot *Isolite* fut toute effrayée par la porte du jardin.) Au reste, l'occasion ne vous manquera point autre fois....

B O N N I V E T.

L'occasion? j'ai su me la ménager, moi, & je la sais faire en dépit de Madame de Rendan, en dépit de tous les jaloux en amour comme en guerre; il n'y a souvent qu'un instant, & personne n'ignore que je fais le meilleur à profit.

S O T O M A Y O R .

Vous n'êtes pas seul en possession de ce mérite-là, Monsieur; n'est-il pas vrai, Chevalier Bayard?

B A Y A R D , *perdant patience*.

Où, Sotomayor, je vous l'ai prouvé, lorsque sous les murs de Monerville, je vous fis prisonnier; lorsqu'au mépris de votre parole, vous vous échappâtes, & lorsque je vous rentrai après vous avoir une seconde fois vaincu.... Ce fut l'affaire d'un moment....

S O T O M A Y O R , *d'une voix étouffée par la colère*.
Cela suffit.B A Y A R D , *de même*.

J'y compte.

B O N N I V E T.

Eh bien, eh bien, du bruit, de l'éclat; beau moyen de se faire aimer! Que ne m'imitez-vous! C'est de l'adresse qu'il faut. J'ai des intelligences par tout, moi, &.... (montrant le jardin.) J'c'est là que doit se trouver l'ennemi, je l'assiége.... mes troupes n'attendent que le signal, j'ai déjà pénétré dans les lignes,

E

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE, à l'Amiral, du fond du Théâtre.
ST, R, R^t

BONNIVET.

Et voilà mon aide de camp.... le jardinier de la maison.

AMBROISE, du fond du Théâtre & l'air très-occupé.
Elle est là qui se promène....

BONNIVET.

Madame de Rendan?

AMBROISE.

Elle est avec Mademoiselle Isolite qui l'y conte quelque chose,
& qui a l'air toute échauffée.

(Bayard jette sur Sotomayor un regard terrible.)

BONNIVET.

Et nos gens sont-ils placés?

AMBROISE, s'approchant.

J'ai fait entrer tout le bataillon.... (il fait des attitudes ridicules.)
De petits Messieurs, qui sont comme cy; de petites Demoiselles,
qui sont comme ça.... (haussant les bras.) & des ménestriers qui
sont déjà comme ça.... Oh! comme ign'y en a.... y sont cachés
dans les bosquets, derrière les charmilles, au mitan de l'orange-
erie; une bande par ici, & une autre troupe par là; c'est pis
qu'une noce, & tout ça vous est bariolé.... (se frottant les mains.)
Gn'y a dans le nombre quelques petits minois de filles qui sont
ben gentilles; mais gn'y a aussi des figures.... Ah! que ça fait
trembler!...

BONNIVET, éclatant de rire.

Ce sont mes Bohémiens....

BAYARD.

Qu'est-ce qu'il y a donc?

LA PALICE.

Peut-on savoir....

SOTOMAYOR.

Sera-t-il permis....

BONNIVET, gaiement.

C'est que vous ne savez pas ce dont je suis capable. Passez au
jardin; vous serez bien surpris.... passez, passez; je vois qu'il est
difficile de rien imaginer de plus gaiant.

Fin du second Acte.

PREMIER INTERMÈDE.

Le théâtre représente le jardin de Madame de Rendan ; elle arrive coverte de son voile, une main dégantée ; elle fait Bonnivet qui court après elle : Bayard paraît dans l'ensorcement : la Police montre l'Amiral poursuivant la belle veuve. A l'instant où elle descend vers les rampes, sortent de derrière des charmilles, & du fond des bosquets, des Pâtres, des Bergers, & ses Ménestriers jouant de la flûte, du hautbois, de la mosette, &c.

Mme. DE RENDAN.

Ah ! Monsieur l'Amiral ! c'est une audace dont je ne vous avrois jamais cru capable.

BONNIVET.

Oui, Madame, je suis un audacieux, les femmes m'en ont toujours accusé. Sylphes, Génies, n'oubliez rien pour amuser une veuve adorable.

UNE BOHÈMIENNE, chante.

Vous avez beau vous en défendre, l'objet caché de votre flamme est près de vous....

Mme. DE RENDAN.

C'en est assez, Monsieur l'Amiral ; je n'en veux pas entendre davantage. Vous devez être satisfait.... j'ai porté la complaisance au-delà des bornes que vous-même auriez pu me prescrire. Permettez-moi de me retirer, & surtout, à l'avenir, n'oubliez pas que la veuve de M. de Rendan méritoit peut-être de vous plus d'égards ; le véritable amour s'annonce par le respect ; celui quo l'audace accompagne révole une femme au lieu de l'attendrir.

BONNIVET.

Non, je ne vous quitterai pas comme cela, vous entendrez ma justification.

(Il sort avec Madame de Rendan.)

ARTHUR.

Nos gens sont placés : ils n'attendent que le signal. Vos rivaux éloignés, la victoire est à nous.

SOTOMAYOR, passant devant Arthur.

Sers mon amour & ma fureur.

(Ils sortent, & le Ballet le reconduit en dansant.)

Fin du premier Intermeude.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ARTHUR, seul.

GUETTONS ici la sortie de Monsieur l'Amiral : il est amoureux & bavard ; en conséquence, la visite sera longue. Nos gens sont en embuscade ; j'ai dispersé les domestiques de la maison, & tout doit réussir. Non, non, le Chevalier Bayard ne convient point à

ma maîtresse ; des vertus, de la naissance, une grande réputation ; tout cela est fait bon... mais il y faudroit jouter aussi l'opulence, c'est elle qui fait valoir tout le reste.

SCENE II.

AMBROISE, ARTHUR.

DITES-MOI donc vous, où qu'est fourré tout le monde dans
la maison ?

ARTHUR.

Est-ce que Madame veut parler à quelqu'un ?

AMBROISE.

Non, pargoi, c'est moi qui me laisse de ne trouver personne à
qui parler.

ARTHUR.

Et qu'avez-vous à dire ?

AMBROISE.

C'est que je veux avoir main-forte.

ARTHUR.

A propos de quoi ?

AMBROISE.

A propos d'une troupe de bandits qui rodent autour de la mai-
son, & de quatre ou cinq grands coquins qui ont trouvé moyen de
se glisser dans not' jardin.

ARTHUR, à part.

Ouf, tout est découvert... (haut.) Est-ce que vous êtes fou &
quel pourroit être leur dessein ?

AMBROISE.

Ma foi je n'en sais rien, & c'est pour m'en instruire, sans crain-
dre d'accident, que je cherche par tout une escorte. Où diable sont-
ils tous fourrés ! Robert, Antoine, Philippe...

ARTHUR.

Ne criez donc pas comme cela, vous allez jeter l'effroi dans tou-
te la maison... Je gage que j'ai deviné... Oui, sûrement, voili le
fait... Vous dites que le Chevalier Bayard est amoureux de Ma-
dam de Rendan ?

AMBROISE.

Ecoutez donc, il pourroit faire plus mal.

ARTHUR.

Et vous supposez que Madame ne le voit pas avec indifférence ?

AMBROISE.

Ça y ressemble.

ARTHUR.

Je parie que le Chevalier Bayard est fâché que l'Amiral Bonnivet
ait prévenu dans l'idée d'une petite fête galante arrangée pour notre
belle maîtresse...

AMBROISE.

Je crois, morgue, que vous avez raison.

ARTHUR.

Madame a pu voir de mauvais œil les attentions de Monsieur l'Amiral.

AMBROISE.

Oui, je me suis aperçu qu'elle leva faisoit la grimace.

ARTHUR.

C'est qu'il lui déplaisoit qu'un autre se fût avisé d'une galanterie, dont elle auroit été charmée de savoir gré à celui qu'elle distinguoit.

AMBROISE.

Il semble que vous lisiez dans sa pensée.

ARTHUR.

Le Chevalier Bayard n'a pu se dissimuler, & l'humeur de Madame, & le motif qui l'a fait naître; en conséquence, il lui ménage à son tour quelque surprise agréable; & les gens qui radeauent autour de la maison, ceux qui se sont introduits dans le jardin, ne peuvent être que des personnes préposées par lui pour l'exécution de ce déjeun.

AMBROISE.

Voyez-vous! eh bien, je n'ai pas deviné ça, moi... Ah! quel pauvre esprit je suis à côté de vous!

ARTHUR.

J'ai vu le Chevalier parler bas à Mademoiselle Isolite.

AMBROISE.

Je l'ai vu aussi, moi.

ARTHUR.

De quoi lui parlait-il? de la petite fête que de son côté il prépare à notre maîtresse?

AMBROISE.

Certainement, il ne pouvoit lui parler que de ça.

ARTHUR.

D'après cela vous concevez qu'il faut se taire, avoir l'air de ne se douter de rien... parce que vous concevez bien, Ambroise... Le mérite... l'agrément de ces bagatelles ne consillent que dans la surprise... Allez chez vous; tenez-vous bien tranquille; ne parlez à qui que ce soit de ce que vous avez vu, & de ce que vous savez... Le mystère, mon ami, le mystère, c'est ce qui donne du prix aux moindres choses.

AMBROISE.

D'ailleurs tout ce mécasse-là ne tardera pas à se débrouiller; car de dessus la terrasse, j'ai vu le Chevalier Bayard sur la grande route. Il venoit de ce côté-ci quand il a été abordé par Monsieur d'Imbercourt & par trois ou quatre hommes d'armes de sa connaissance... Je suis sûr que dès qu'il sera débarrassé, il ne sera qu'un fant jusqu'ici.

ARTHUR.

Il vient... vous l'avez vu!... (à part.) Autre embarras.

AMBROISE.

Il ne peut tarder long-temps...

ARTHUR, à part.

Après tout il ne restera pas toute la journée chez Madame...

(haut.) Allez, mon cher ami, rentrez chez vous, & surtout empêchez votre femme d'en sortir... Les femmes... on les fait bien parler quand on veut : mais on ne les fait pas faire à volonté ; & si la vôtre s'apercevoit...

À M B R O I S E.

Alle... Ah, morgué ! je voudrois bien qu'elle s'avisit de jaser, quand il me plaît qu'elle se taise. Je suis le maître afin que vous le sachiez, & lorsque enfin... Suffit... (Il sort.)

SCENE III.

ARTHUR, seul.

Nous venons de l'échapper belle. Cependant je ne suis point tranquille... Mais n'est-ce pas la voix de Madame ?... Oui ! l'Amiral s'en va... Elle vient ici... Eloignons-nous, & guettons l'instant favorable. (Il sort sans être vu.)

SCENE IV.

Madame DE RENDAN, ISOLITE.

L'AUDACE & l'étourderie de l'Amiral ont-elles assez éclatées ? avez-vous vu, Mademoiselle, l'air de confiance de cet homme extravagant ? on eût dit qu'il étoit assuré de mon cœur.

ISOLITE.

Il est vrai qu'il avoit toute la sécurité de l'amant le plus heureux.

Mde. DE RENDAN.

Que je n'entende jamais parler de ce jardinier assez vil pour se laisser séduire. Lui seul a pu introduire chez moi ce peuplie d'insensés ; congédiez cet homme intéressé, & que je ne le voie jamais.

ISOLITE.

Ah ! Madame, ce pauvre Ambroise est un malheureux chargé de famille... L'appas de l'or que l'on a fait briller à ses yeux, a tenté sa pauvreté : il n'étoit question, à ce qu'on lui diloit, que de procurer quelque dissipation à Madame. C'est un honnête homme un peu simple, & qui, en se prêtant à ce qu'on exigeoit de lui, n'a pas cru manquer à ses devoirs : sa femme, ses enfans, lui-même, que voulez-vous qu'ils deviennent, si vous les abandonnez !

Mde. DE RENDAN.

Qu'il reste, puisque vous le voulez... Mais doublez ses gages, afin qu'à l'avenir la pauvreté ne le force pas de céder à la séduction.

ISOLITE, baissant la main de Madame de Rendan.

Madame est la bonté & la générosité même.

Mde. DE RENDAN.

Quand Monsieur Bayard est sorti, vous lui avez dit que je vous lui parler ?

ISOLITE.

Oui, Madame.

Mme. DE RENDAN.

Ce que vous m'avez raconté dans le jardin m'inquiète... Leur altercation a donc été violente?

ISOLITE.

Il n'en faut accuser que Monsieur de Sotomayor.

Mme. DE RENDAN.

Il auroit oublié qu'il étoit chez moi?

ISOLITE.

Monsieur Bayard seul s'en est réfugié, l'a vainement rappelé à son adversaire.

Mme. DE RENDAN.

Ah, Dieu! après l'indiscrétion de Bonnivet, il ne faudroit plus que cet éclat pour me mettre au désespoir.

ISOLITE.

Voici Monsieur Bayard.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BAYARD, Madame DE RENDAN.

BAYARD.

Je n'ai pu me débarrasser plutôt des importuns attachés à mes pas, Madame; j'ai cru qu'Imbercourt que je viens de rencontrer ne me quitteroit jamais. Il m'a tenu des discours auxquels j'avoue n'avois pu rien comprendre; enfin ils m'ont laissé libre, & j'accours vers vous, pénétré de tout ce qui vient de se passer.

Mme. DE RENDAN.

Que pensera-t-on d'une démarche aussi singulière que celle de l'Amiral? A quoi m'expose l'étourderie d'un homme inconséquent! On va s'imaginer que je me prête à ses vues... Oui, Monsieur, l'on ne croira jamais qu'un homme ait l'audace de faire un si grand éclat sans l'approbation, au moins tacite, de celle qui en est l'objet.

BAYARD.

Ch! Madame, Bonnivet n'est-il pas connu? en fait détourderie est-ce là son coup d'essai? sa réputation met la vôtre à couvert.

Mme. DE RENDAN.

Ce n'est encore là que le moindre de mes chagrins. Est-il vrai, Monsieur, que Sotomayor est ici, & que, sans respect pour ma maison, il se soit emporté à des excès!...

BAYARD.

Aucuns, Madame, aucun.... Il est violent, ombrageux.... Je l'ai fait souvenir qu'il étoit chez vous.... & tout a été dit.

Mme. DE RENDAN.

Non, Chevalier, non, tout ne l'est pas: de l'air dont vous me l'assurez, vous me faites frémir. A-t-il tenu quelques discours injurieux?... ne me cachez rien. Sur quoi s'est donc enflammé cet esprit soupçonneux?... est-ce de moi qu'il se plaint? suis-je pour quelque chose dans les raisons qui l'aigrissent?

BAYARD.

Ne vous alarmez point, Madame; qu'importe les motifs qu'il croit avoir de se plaindre, si ces motifs sont tous déraisonnables?

40 *LES AMOURS DE BAYARD,*
Vous voyez que je suis tranquille, vous pouvez l'être autant que moi.

Mde. DE RENDAN.

Il aura su, Monsieur, que je vous reçois chez moi. Son cœur jaloux, son esprit déifiant auront tiré de cette espèce de prédilection des conséquences dont l'idée seule me met au désespoir.... & que ferait-ce, grand Dieu! s'il s'étoit hasardé contre vous à des emportements!... Vous me cachez la vérité, Chevalier.... L'offense est peut-être de nature à ne se laver que dans le sang.... Si cela étoit.... après un éclat aussi affreux pour ma réputation, aussi cruel pour mon cœur, je n'aurois plus qu'à mourir.

BAYARD.

Madame, encore une fois, soyez tranquille. Quel reproche Sotomayor ferait-il en droit de me faire! Vous avez la bonté de m'admettre chez vous, mais la Police jouit du même honneur.

Mde. DE RENDAN, *à un ton moins agité.*

Il est certain que cela détruit du moins l'idée d'une préférence exclusive.... Mais s'il fait vos sentiments pour moi!

BAYARD.

Peuvent-ils être un crime à ses yeux?... N'appartient-il qu'à lui de connoître ce que vous valez?

Mde. DE RENDAN.

De quoi ne fait-on pas un crime à son rival?

BAYARD.

Ah! s'il me faisoit celui de vous plaire.... que je m'estimerois heureux!

Mde. DE RENDAN.

Que je serois à plaindre!

BAYARD.

Vous, Madame!

Mde. DE RENDAN.

Je ne veux qu'un ami.

BAYARD.

En est-il de meilleurs que l'amant le plus tendre?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE.

Il y a là des étrangères qui demandent à parler à Madame.

Mde. DE RENDAN.

Me permettez-vous de les recevoir?

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.

Mde. DE RENDAN.

Faites entrer.

BAYARD.

Souffrirez-vous que je passe dans cet appartement jusqu'à ce que ces femmes se soient retirées?

Mde.

Mde. DE RENDAN.

Ne vous ennuyez-vous pas?

B A Y A R D.

Est-ce que votre image ne me suit pas partout?

(Il se retire dans un cabinet.)

SCENE VII.

Une Dame BRESSANE, ses deux FILLES, Mde. de RENDAN.

LA BRESEE A NEE.

Excusez des étrangères, Madame, qui ne connaissant personne ici, ont osé espérer de votre bonté que vous ne refusiez pas de leur être utile.

Mde. DE RENDAN.

Vous m'avez rendu justice, Madame; mais ce n'est point bonté; c'est devoir. Y auroit-il de l'indiscrétion à demander qui vous êtes?

LA BRESEE S S A N E.

Je suis veuve d'un gentil homme qui mourut en défendant sa patrie contre vos patriotes armés pour la détruire.... Bressle m'a vu naître. Bressle qui, malgré l'expérience & le courage de nos guerriers, a succombé sous la valeur des vôtres.

Mde. DE RENDAN.

Et ces Demoiselles?

LA BRESSANE.

Ce sont mes filles.

Mde. DE RENDAN.

Elles joignent à la beauté cet air de candeur qui la rend encore plus intéressante; sans doute, les malheurs attachés à la guerre, la perte de votre époux, & les calamités affreuses qui dévastent une ville prise d'assaut, ont détruit votre fortune, & vous contraint à chercher des secours?

LA BRESSANE.

Ce n'est pas le besoin qui nous amène ici, Madame, c'est la reconnaissance; un homme généreux, un digne & brave Chevalier, blessé pendant l'assaut, & porté dans ma maison, lorsque Bressle entière étoit livrée au pillage, sauva mes jours, nos biens, & l'honneur plus précieux que la vie, à ces deux enfans; ma consolation & mon unique espérance dans la confusion où ma patrie étoit plongée, jouissant à peine de ce qu'exige la plus simple existence, je n'ai pu m'acquitter envers notre libérateur, & je viens aujourd'hui faire à la dette de mon cœur.

Mde. DE RENDAN.

Une reconnaissance si rare & si respectable fait votre éloge; Madame, & le panégyrique de celui qui vous l'a inspiré; mais en quoi puis-je vous être utile à son égard, & comment me connoîtrez-vous?

LA BRESSANE.

Parce que ce brave homme sembloit oublier ses souffrances en prononçant votre nom, Madame.

Mde. DE RENDAN, avec étonnement.
Mon nom!

LA BRESSANE.

Belle Rendan, disoit-il, mes biens, mon sang, ma vie, tout pour Dieu, pour l'honneur, & pour vous.

L'AINÉE DES FILLES.

Vous avez vu des Belles, continuoit-il en nous adressant la parole; eh bien, celle que je vous nomme, celle qui soutient mon courage, est plus belle que tout ce que vous avez pu voir.... il ne nous a pas trompées.

Mde. DE RENDAN.

Ah! cessez....

LA CADETTE.

Mais, trois choses l'emportent encore sur sa beauté, poursuivoit ce brave & bon Chevalier, c'est sa vertu, son esprit & son cœur.

LA BRESSANE.

Elle ignore mes sentiments, jamais elle ne les payera de retour; mais on est plus heureux d'aimer Madame de Rendan, même sans espérance, qu'on ne le seroit, assuré de l'amour, & comblé des faveurs d'une autre: c'est ainsi que pour charmer ses peines s'exprimoit devant nous le tendre & généreux Bayard.

Mde. DE RENDAN, avec un sentiment qui tient de la joie & de l'étonnement.

Monsieur Bayard... (Avec vivacité.) Quoi! c'est lui qui vous disoit... (s'arrêtant comme ayant trop dit.) Ah! si je puis vous obliger, ne m'épargnez pas... Combien votre reconnoissance vous rend estimable à mes yeux!... (avec intérêt.) Il étoit donc blessé grièvement!

LA BRESSANE.

Percé d'un coup de lance vers la poitrine, au défaut de la cuirasse, affoibli par la perte de son sang, sa blessure étoit dangereuse... Mais ces deux jeunes filles, comme toutes celles qui ont l'honneur de naître d'un sang noble, formées, dès leur enfance, à des connaissances utiles, ont rendu bientôt à la vie le meilleur & le plus vertueux des guerriers.

Mde. DE RENDAN, avec sentiment & prenant les mains des deux jeunes Bressanes.

Vos généreuses mains ont sauvé un homme bien cher... à sa patrie, à sa famille, à ses amis... Que la beauté est respectable & touchante, quand elle ne brave le spectacle affreux des douleurs & de la mort, que pour consoler & secourir des victimes si noblement dévouées! Et vous voulez oïr celui que vos bienfaits ont rendu si cher!

V

LA BRESSANE.

Dès que les circonstances nous l'ont permis, éloignement, peines, fatigues, rien ne nous a retenu. Ces deux enfans périssées comme moi d'estime & d'admiration pour notre loyal ami, se fatiguent une fête de ce voyage; leur gaîté, leur résolution soutiennent mon courage. Je suis vieille, j'approche du terme fatal... mais je mourrai contente, si je puis voir encore une fois mon bien-

faiteur, & déposer à ses pieds un foible tribut de la reconnoissance. Je suis arrivée ce matin, ce brave Capitaine est sans doute à la Cour, & n'osant pas nous y présenter, j'ai pensé que celle q*u* il nommoit sans celle, que cette Madame de Rendan si respectueusement adorée du Chevalier Bayard, faciliteroit à de pauvres étrangères, le bonheur d'arriver jusqu'à lui.

Mme. DE RENDAN.

Le hasard vous favorise, Mesdames, le Chevalier Bayard étoit avec moi quand vous vous êtes fait annoncer : il a passé dans cet appartement pour me laisser la liberté de vous recevoir : je ne le priverai point du plaisir que vous lui préparez... vous parlez de votre reconnaissance, il vous persuadera que c'est lui seul qui vous en doit... (Elle ouvre la porte du cabinet.) Venez, Monsieur, venez, & merciez-moi, je vais vous procurer un bien heureux moment. (Bayard sort du cabinet.) Reconnoissez-vous ces Dames ?

S C E N E V I I I.

LES PRÉCÉDENS, BAYARD.

BAYARD.

Et ! c'est ma noble, ma généreuse Bressane ! ce sont mes deux anges consolateurs ! (à Madame de Rendan.) Si je les reconnois !... ah ! Madame, je leur dois l'air que je respire. (Embrassant la mère.) Mais par quel miracle ?...

LA BRESSANE, dans les bras de Bayard & l'embrassant avec la plus grande tendresse.

Ah ! Monsieur Bayard !... Monsieur Bayard !

BAYARD, pleurant & la pressant contre sa poitrine.

Ma bienfaitrice ! ma bienfaitrice !... (à Madame de Rendan.) Si vous saviez... Ah ! vous aviez bien raison, voilà un heureux moment pour moi !

LA BRESSANE.

Vous pleurez !

BAYARD.

Je n'en rougis pas... Elles sont bien douces ces larmes-là... (à Madame de Rendan en lui montrant les deux filles.) Avez-vous bien vu d'aussi intéressant ?... & d'une douceur, d'une bonté... Des coeurs purs comme le vôtre, Madame.

LA BRESSANE, à ses enfans qui pleurent & qui se taisent.

Eh bien, mes enfans... (à Bayard.) C'est le saisissement, c'est la joie qui les empêchent de s'exprimer... .

BAYARD.

Quel sujet vous a fait quitter la Bresse ? qui vous amene en France ?

LA BRESSANE, en serrant la main de Bayard & le mouillant de ses larmes.

L'amitié... le devoir... la reconnaissance.

BAYARD, à Madame de Rendan, en prenant la Bressane dans ses bras.

Elle pleure aussi cette chère femme... (à la Bressane.) Avez-vous besoin de moi ?

44 *LES AMOURS DE BAYARD;*
LA BRESSANE.

Oui.

BAYARD, vivement.

Parlez, parlez, que puis-je faire pour vous ?

LA BRESSANE.

Beaucoup, beaucoup.

BAYARD.

Dites.

LA BRESSANE.

Nous ionissons d'une fortune peu considérable, mais honorable, mais suffisante pour assurer à ces deux enfans un avenir exempt d'alarmes... Notre ville emportée d'assaut par vos soldats & livrée au pillage, nous seules, protégées par vous, nous avons échappées...

BAYARD.

J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, montrant ses filles.

Ces deux enfans, victimes sans vous, de la férocité du vainqueur...

BAYARD.

J'ai sauvé la vertu, la beauté... J'ai fait mon devoir.

LA BRESSANE, se jetant avec ses filles aux pieds de Bayard.
Mes filles, faisons le nôtre.

BAYARD.

Eh bien ! eh bien !... (voulant les relever.) Je ne souffrirai pas....

LA BRESSANE.

Cette posture convient à des ames reconnaissantes, & nous vous demandons une grâce.

BAYARD, les fongant de se relever.

Ordonnez.... mais relevez-vous.

LA BRESSANE.

La calamité publique, les événemens nous ont seuls empêchées de nous acquitter plutôt. Vous n'êtes pas riche, vous nous l'avez dit....

BAYARD.

J'ai dit la vérité.... eh bien !

LA BRESSANE.

Eh bien, notre bienfaiteur, notre sauveur, notre ami.... (en lui offrant un coffre.) Recevez ce que nous vous devons....

BAYARD.

Qu'est-ce que cela ? que m'offrez-vous ?

LA BRESSANE.

L'argent que vous avez répandu pour nous....

BAYARD.

Qu'vous donnai-je donc, moi, qui vous dois la vie ?

Mme. DE RENDAN, avec une effusion de cœur dont elle n'est pas maîtresse.

Ah, Bayard ! ah, mon ami !...

LA BRESSANE.

Madame, soyez notre juge ; tout s'enrichissoit autour de lui des dépouilles de mes concitoyens.... lui seul.... il place deux soldats

à ma porte.... il tire de sa bourse tout ce qu'il falloit pour satisfaire leur avidité, & les indemniser de ce qu'auroit dû leur valoir le pillage de la maison; il sauve nos biens, nos jours, l'honneur de mes enfans; il les sauve au prix de sa fortune.... Et quand, sans nuire à la mienne, je veux acquitter ma dette, la dette sacrée de ma reconnoissance, la dette du cœur, il nous refuse, il nous humilie.... Qu'est donc devenu ce Bayard si bon, si généreux dans Bresse!

BAYARD, *après un moment de réflexion.*

Combien y a-t-il?

LA BRESSANE, *confuse de la médiocrité de la somme.*

Deux mille cinq cents ducats.

BAYARD, *réfléchissant.*

C'est beaucoup.... (avec vivacité.) je les accepte.

LA BRESSANE.

Ah! je renais!

LES DEUX FILLES, *ensemble.*
Quel bonheur!

BAYARD.

Voilà de belles Demoiselles, à qui j'espere.... j'ai aussi quelques obligations. Leurs bienfaisantes mains ont écarté de moi la mort qui me pressoit, leurs salutaires, leurs soins consolateurs ont allégé mes souffrances.... Voilà des dettes aussi, des dettes sacrées, des dettes du cœur.... & vous me permettrez de m'en acquitter. (aux deux filles.) Voilà, mes belles amies, deux mille cinq cents ducats, je les ai acceptés.... recevez-en chacune mille pour aider à vous marier.... (elles veulent l'interrompre.) ... (à la mère.) Laissez-moi parler.... Les cinq cents autres ducats, ma respectable amie, vous les distribuerez aux indigens, aux veuves, sur qui la guerre a fait tomber ses horribles fléaux.

LA BRESSANE.

Et que vous restera-t-il à vous?

BAYARD.

Votre amitié & ma vie que je vous dois.... Je crois qu'il n'en faut pas plus pour être content.

Mde. DE RENDAN, *lui tendant la main.*

Ah! mon ami! que vous êtes heureux! & combien vous méritez de l'être!

LA BRESSANE.

Madame, vous voyez nos larmes.... nous n'avons plus d'autre expression....

BAYARD.

Vous ne repartirez pas si tôt!

LA BRESSANE.

Vite, bien vite.... Si je restois long-temps ici, si je vous voyois souvent, j'aimerois trop la France, & j'oublierois ma patrie.... J'y reporte un cœur pénétré de vos vertus, & qui ne cessera de vous aimer qu'en cessant de battre dans mon sein.

BAYARD, *attendri, à Madame de Rendan.*

Oh! Madame, leurs pleurs me font trop de mal,

46 LES AMOURS DE BAYARD;

LA BRESSANE.

Partons, mes filles.... Madame, nous ne pouvons rien pour son bonheur : c'est à vous seule qu'il veut le devoir.... Adieu, noble, loyal ami....

BAYARD, les embrassant.

Oui, votre ami, jusqu'à la mort.

LA BRESSANE.

Ah ! que le ciel l'éloigne pour le bonheur de l'humanité !... Adieu.

LES DEUX FILLES, ensemble.

Adieu !... Adieu.

BAYARD.

Non, pour toujours.

LA BRESSANE.

A mon âge, hélas ! c'est un adieu pour jamais. (Elles sortent.)

SCENE IX.

Mme. DE RENDAN, BAYARD.

(Bayard la tête cachée par ses deux mains, & pleurant. Après un silence, & avec un attendrissement qu'elle ne peut dissimuler, Madame de Rendan dit.)

Mme. DE RENDAN.

Il n'y a que vous seul qu'on puisse aimer comme cela.

BAYARD, la regardant avec tendresse.

Le pensez-vous ?

Mme. DE RENDAN.

Ah ! je pense.... Il ne me manquoit plus que le spectacle que je viens de voir.... Laissez-moi, vous vous montrez à mes yeux avec trop d'avantage.... Laissez-moi.

BAYARD, se jetant à genoux.

Vous me repouvez !

Mme. DE RENDAN.

Que voulez-vous ?

BAYARD.

Grace, pitié, tendresse....

Mme. DE RENDAN.

Ah ! je suis dans un trouble.... Ah ! mon ami ! croyez que si je pouvois aimer encore.... vous seul.... J'entends du bruit, on vient.... levez-vous ; à peine je respire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, LA PALICE.

LA PALICE.

Vous serez grace à mon importunité, Madame, en faveur du motif qui m'amène.... Nous connaissons tous deux Bayard. Nul péril ne peut l'émouvoir, & je viens vous supplier d'unir vos efforts aux miens, pour l'engager à parer le danger qui le menace aujourd'hui.

Mme. DE RENDAN, avec effroi.

Qui le menace !... Monsieur Bayard !

Moi !

LA PALICE.

S'il ne s'agissoit que d'un combat, mon ami, je ne vous en par-
lerais pas.... mais il y a de la trahison.

Mde. DE RENDAN.

Comment !

BAYARD.

Ah ! la Palice ! & c'est ici !...

LA PALICE.

Oui, c'est parce que Madame est là, que je ne dois pas me taire. Un danger que vous pouvez prévoir, dont vous avez la possibilité de vous défendre par le courage & par les armes, je vous le lais-
serais courir... quel que soit votre adversaire la partie sera toujours égale.... Mais lorsqu'on profitera de votre sécurité pour vous at-
taquer, lorsqu'on vous surprendra sans défense, lorsque vous courrez les risques de succomber accablé sous le nombre, & sans pouvoir au moins vous venger, on doit vous avertir, on doit le faire devant un témoin assez puissant sur vous, pour vous forcer à profiter de l'avis qu'on vous donne ; la plus légère prévoyance vous sembleroit injurieuse pour vous-même, & Madame.... Madame, que vous respectez, vous prouvera mieux que moi, qu'on peut être brave, & prendre des mesures pour échapper au piège qu'un lâche fait vous tendre.

Mde. DE RENDAN.

Ah ! Monsieur de la Palice,achevez ; vous me faites trembler.

BAYARD.

A qui donc ai je fait injure ? qui peut avoir à se plaindre de moi ?
mon cœur ne me reproche rien ! je n'ai rien à craindre des autres.

LA PALICE.

Quoi que vous en disiez, je ne vous quitte pas, & j'exige devant Madame, que vous me promettiez de ne pas sortir sans moi.... il faut que vous le juriez à Madame.

Mde. DE RENDAN.

Promettez, Chevalier, promettez, je vous en conjure.

BAYARD.

Mais, encore une fois, quel ennui pourroit ?...

LA PALICE.

Sotomayor lui-même. Oui, Madame, on a vu plusieurs de ses gens se promener dans les allées de votre parc, examiner les alen-
tours du château, prendre à tâche de se dérober aux yeux qui les observoient : on a vu l'écuyer de Sotomayor aller, venir dans les environs, & après l'altercation que vous avez eue avec son maître.

BAYARD.

Il est Espagnol & je suis Français, & nos deux nations savent qu'où l'honneur se croit compromis, c'est à l'honneur seul de demander vengeance. Sotomayor ne peut méditer une trahison, & Bayard ne doit ni la craindre ni la soupçonner.

Mde. DE RENDAN.

Et voilà ce que M. de la Palice a prévu, voilà ce qui me fait

LES AMOURS DE BAYARD,

trembler.... il est donc jusque dans la vertu un orgueil souvent
incompréhensible!... S'il est vrai que j'ai quelqu'empire sur vous, s'il
est vrai que vous m'ellimiez, j'en exige la preuve, il me la faut.

BAYARD.

Ordonnez, Madame, ordonnez.... (*à la Police.*) Que vous
êtes imprudent!...

Mde. DE RENDAN.

Vous permettrez qu'on vous accompagne!...

BAYARD.

Mais songez donc que je paroîtrai craintive.

Mde. DE RENDAN.

Eh, non, Monsieur, ce n'est pas vous qui craignez, c'est moi....
puisque'il faut vous le dire.... Vous restez-t-il quelqu'objections
à faire!...

BAYARD.

J'en aurois beaucoup, si le danger étoit réel.... Mais comment
Sotomayor est celui qu'on inculpe, ce péril n'est qu'illusoire, &
je cede.... Je l'avouerai cependant, je pardonnerois difficilement
à la Police l'indiscrétion qu'il vient de commettre, si cette impru-
dence ne me prouvoit votre estime & son amitié.

LA POLICE.

Quoi qu'il en soit, je veille sur vous.... (*à part en regardant Ma-
dame de Rendan.*) Imbercourt m'a promis de veiller sur un autre.

Mde. DE RENDAN.

Je compte sur votre promesse, elle est sacrée.

BAYARD.

Et comment vous désobéir! Avec Bayard n'exigez jamais de
serment.... Ordonnez.

Mde. DE RENDAN.

Ah! me voilà plus tranquille!

LA POLICE, à Bayard.

Il ne me reste plus, mon ami, qu'à vous rappeler notre conven-
tion de ce matin.

Mde. DE RENDAN.

Que dites-vous?

LA POLICE.

C'est que nous sommes convenus qu'à une certaine époque l'un
de nous deux seroit le compagnon d'armes de l'autre, & je crois
que je puis lui offrir mes services.

Mde. DE RENDAN, vivement
Je vous y engage & de toute mon ame.

LA POLICE.

Ola! j'étois bien sûr d'obtenir votre approbation.

Mde. DE RENDAN.

Que ne doit-on pas attendre d'une pareille fraternité!

LA POLICE.

Il est sûr que nous avons tout pour nous, l'honneur, la patrie,
l'amitié la plus tendre... &c... ajoutez donc encore un mot, Madame.

Mde. DE RENDAN.

Comment!

BAYARD,

BAYARD, vivement.

Et le besoin impérieux, le désir toujours renaisant d'exciter en vous quelqu'intérêt, & de mériter votre estime... n'est ce pas ce que vous voulez dire, Capitaine?

LA PALICE, en souriant.

Oui, Madame, oui... Il pense tout ce que je veux dire, & j'espere être un jour assez votre ami pour oser vous dire tout ce qu'il pense.

Mme. DE RENDAN.

Je ne vous comprends point...

BAYARD, à part à la Palice.

Etourdi!

LA PALICE, à part, lui serrant la main.

Heureux mortel!... Mais vous mériuez de l'être.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, ISOLITE.

ISOLITE, en entrant & fermant brusquement la porte.
NON, vous n'entrez pas.

Mme. DE RENDAN.

Qu'est-ce donc?

ISOLITE.

Un insolent qui veut forcer cette porte! il se dit Écuyer de Monsieur de Sotomayor, & demande le Chevalier Bayard.

BAYARD.

Ici... (faisant un mouvement pour sortir.) je vais le ranger à son devoir.

Mme. DE RENDAN, avec effroi.

Vous ne sortirez point Chevalier... (à Isolite.) Faites entrer cet Écuyer... (Isolite sort.) Sentez-vous bien à présent toute l'horreur de ma situation?

BAYARD.

Je sens, Madame, que vous êtes respectable à mes yeux, au yeux de tout l'univers, & malheur à qui voudra mal interpréter mes actions & vos sentimens!

LA PALICE.

Tu connois mon cœur, tu sais ce que peut mon bras... & voilà mon épée.

BAYARD, lui tendant la main.

A la pareille.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, L'ÉCUYER.

L'ÉCUYER.

C'EST Don Alonzo de Sotomayor qui m'envoie vers vous, Seigneur: vous l'avez offensé; il en demande vengeance: laissez ce cartel; & m'informez si je puis lui répondre que vous acceptez la combat proposé.

BAYARD.

Le proposer ici est une injure que sans doute il vous a recommandée, & c'est lui que j'en punirai... Quoi qu'il en soit, vous voyez

G

50 *LES AMOURS DE BAYARD,*
que vos craintes sont mal fondées, la Palice... Madame, priez
mettez-moi de me retirer.

Mde. DE RENDAN, *parlant.*
Que porte ce cartel?... lisez-le tout haut, je vous prie.

BAYARD lit.

Le Chevalier Bayard a insulté aux yeux de tous, Don Alonzo
de Sotomayor. Il l'a faussement, outrageusement accusé d'avoir,
dans Monerville, manqué à sa parole.... (s'interrompant.) Je
n'ai pour témoin de ce que j'avance qu'une ville entière, & les
troupes qui la défendoient. (il continue.) « Il s'est vanté de l'avoir
 vaincu.... » (s'interrompant.) Deux fois, & celle-ci sera la dernière.
(il continue.) « Il ose de plus lui disputer le cœur de Madame de
Rendan, & se vanter publiquement de parvenir bientôt à sa pos-
session.... (Bayard froissant le cartel avec colère & le jetant à ses
pieds.) Voilà le mensonge d'un traître.... je n'en tirai pas davantage.
(à l'Ecuyer.) J'accepte le combat, je le désire lui-même, & je le
punirai de sa déloyauté.

Mde. DE RENDAN, *d'une voix étouffée & se cachant le visage
avec ses deux mains.*

Ah! Dieu!

BAYARD.

Je lui laisse le choix des armes : ma querelle est trop bonne pour
ne lui pas faire encore cet avantage.

L'ECUYER.

A pied... à l'épée... au poignard... jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre.

LA PALICE, *avec étonnement & indignation.*

A pied... il veut profiter de la faiblesse où le laisse encore une
blessure douloureuse, & la perte de son sang!

BAYARD.

Ma querelle est bonne.... J'y conseil, à pied... il en mordra
plutôt la poitrine.... A ce soir. (L'Ecuyer sort.)

S C E N E X I I I.

LA PALICE, Mde. DE RENDAN, BAYARD.

Mde. DE RENDAN, *pleurant.*

OU m'a conduite une fausse démarche! quel abyme s'est ouvert
sous mes pas!

LA PALICE, *à Madame de Rendan.*

Vous semblez craindre... (montrant Bayard.) Celui qui devant le
Môle de Gayette, soutint seul, sur un pont, l'effort d'une armée
entière, doit-il inspirer le moindre doute, quand il n'a qu'un seul
homme à combattre! (à Bayard.) Mon ami, je cours trouver le
Roi, l'informer de ce cartel, & le supplier pour vous d'être témoin
du combat.... Vous y soutiendrez le respect que l'on doit aux Da-
mes... C'est la cause de tous les François... Adieu, Madame... Ou-
bliez la Palice... mais souvenez-vous de l'ami de Bayard. (Il sort.)

S C E N E X I V.

Mde. DE RENDAN, BAYARD.

Mde. DE RENDAN.

C'est pour moi que vous allez combattre!... Pourquoi vous
ai-je connu... Ah! malheureuse!

BAYARD.

Ainsi, vous m'imputez le crime que je vais chercher à punir...
toujours maîtrisée par le monde, par l'opinion...

Mde. DE RENDAN, avec abandon.

Ah ! vous m'avez forcée de surmonter les craintes qu'ils m'inspiraient... Le monde, les jugemens ne sont plus rien pour moi...
je ne vois plus sur la terre...

BAYARD, vivement.

Achevez.

Mde. DE RENDAN, avec la plus grande chaleur.

Un lâche veut tirer avantage de votre situation ; il ne se confie point en sa vaillance ; il n'a d'autre espoir que dans votre faiblesse, suite fatale des maux qui vous ont accablées.

BAYARD, avec énergie.

Ce n'est point au cœur que les canemis m'ont blessé... d'ailleurs, s'il est arrivé, le moment qui doit finir mes jouts...

Mde. DE RENDAN.

Ah ! mon ami, défendez les : il y va de ma vie ; défendez-les.

BAYARD.

Est-ce l'amour qui me l'ordonne ?

Mde. DE RENDAN.

Combattez puisque l'honneur l'exige, revenez vainqueur, & conservez moi le seul mortel qui pouvoit triompher de mes résolutions.

BAYARD, se jetant à ses pieds.

O ma bien-aimée, recevez le serment que je fais de ne plus vivre que pour vous, de n'avoir de pensées, de volonté, d'existence que la vôtre, de vous consacrer tous mes sentiments, & d'emporter au tombeau ce pur amour que je nourrissois sans espoir, & qui sera la félicité de ma vie, s'il peut rendre la vôtre heureuse.

Mde. DE RENDAN, l'embrassant.

O mon cher Bayard, je le reçois, & mon cœur répare tout ce que le vôtre vient de déliter.

BAYARD, avec transport.

Ah ! que l'amour heureux a depouillé sur notre existence ! N'appréhendez plus ma faiblesse... ce bras reprend sa force, mon ame recouvre sa vigueur & son énergie... Je vais combattre & triompher... mais après l'éclat que va faire cette aventure... je vous dois, je dois à moi-même de fixer, d'un seul mot, le jugement que l'on pourra porter sur nous. (Il va à la table & écrit en prononçant tout haut.)

» O mon Dieu, consacre la promesse que je te fais de n'avoir jamais d'autre épouse que Madame de Rendan, à qui je jure devant toi, respect, amour & fidélité, jusqu'à mon dernier soupir. (Il signe & prête la plume à Madame de Rendan.)

Mde. DE RENDAN, écrit sur même papier & prononce tout haut.

» O toi qui reçus mes premiers sentiments, qui sus l'objet de mes premières tendresses ; si ton ame voit avec intérêt celle qui fut ici-bas ton épouse, regarde du haut des Cieux quel est celui qui te remplace dans mon cœur ; lui seul m'a rappelé ton image, lui seul posséde les vertus que j'adorois en toi... je te cherchois & te retrouve en lui. Punissez-moi, moi, grand Dieu ! si je manque

G 2.

52 LES AMOURS DE BAYARD;

» au serment que vous fis mon ami, mon amant, mon respectable époux. (Elle signe.)

BAYARD, prenant le papier & le baissant. Il le donne ensuite à Madame de Rendan, qui le met dans son sein.

Jour heureux! jour de gloire & de félicité! je n'espérais pas te voir naître!

Mme. DE RENDAN, voulant retenir ses larmes. Hélas! il va finir!

BAYARD.

Il renaittra. Adieu, puisqu'il le faut... (Avec enthousiasme.) Mais... O ma bien-aimée! que je puisse opposer à mon adversaire une arme plus puissante que mon épée... un gage de l'amour.... quoi que ce soit enfin qui ait touché votre personne, & je suis invincible.

Mme. DE RENDAN, arrachant son voile & le donnant à Bayard. Voilà votre écharpe; sa couleur triste & lugubre vous peindra l'état de mon cœur pendant l'affreux combat que vous livrez pour moi. (Elle va chercher dans la cassette son portrait & le lui donne.) Et voilà mon portrait qui vous servira d'Égide; puisse-t-il vous rappeler, que ma vie désormais dépend du soin que vous prendrez de conserver la vôtre.

BAYARD, transporté de joie & regardant le portrait.

C'est elle... C'est mon épouse... Elle vit, elle respire dans ce portrait... Noble, belle, touchante image! là... contre mon cœur... (avec une énergie terrible.) Sotomayor est mort.

(Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, & se séparent) (Il sort.)

S C E N E X V.

Mme. DE RENDAN, seule.

On a vu sur la fin de la Scène précédente, Arthur dans le jardin parlant à l'Écuyer de Sotomayor; on l'a vu guetter l'instant de la sortie de Bayard, quand il le voit partir il fait un mouvement de joie & disparaît aux yeux du public.

Mme. DE RENDAN, abymée de douleur, tombe dans un fauteuil; après un instant de silence elle dit:

Il est parti! ah! Dieu! & peut-être je ne le verrai plus... combien affieux, horrible incertitude... (se levant.) Isolite, Arthur... Je saurai mon sort. Qu'ils suivent mon époux... qu'ils soient témoins. Ah! Dieu!... J'apprendrai d'eux... je saurai s'il faut vivre ou mourir... Isolite... Arthur... On ne m'entend point. (Elle parcourt Arthur dans le jardin, & va au-devant de lui.) Le voilà.... (Arthur offre de pas l'entendre & de s'éloigner.) Arthur, arrêtez-vous... écoutez-moi... (Elle sort & suit Arthur; on cesse de la voir.)

S C E N E X VI.

ISOLITE, seule regardant de tous côtés.

Que désire Madame?... Eh! mais, il n'y a personne ici.... Voilà qui est singulier... au moins je mal entendu... je crois cependant ne m'être pas trompée... Oui certainement... on appeloit

étoit ma maîtresse. . . . où donc est - elle ?
Mde. de RENDAN, qu'on ne voit pas & qui crée avec force.
Au secours... au secours.

ISOLITE.

Qu'est-ce que j'entends ?

Mde. de RENDAN.
Bayard, Bayard, à mon secours.

ISOLITE, volant vers le jardin.
Dieu ! . . . c'est la voix de ma maîtresse ! . . .

AMBROISE, accourant.
Des ravisseurs ! . . . Madame... On l'enlève !

ISOLITE.
Ah ! Dieu ! . . . courrons, volons...

ARTHUR, accourant, l'air très-occupé, & arrêtant
Ambroise & Isolite.

Ah ! mes amis, secondez-moi... quel malheur... qui l'auroit
prévu ltout est perdu... Madame, ah ! Ciel ! venez... courrons...
Eh ! non, non... C'est par ici, par ici. (indiquant le chemin opposé
par lequel on a vu sortir Madame de Rendan.) (à part.) Allons avec-
tir Sotomayor que tout a réussi.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente un Carrousel, ou place considérable environnée
d'échafauds, sur lesquels est placée une foule de peuple ; il sont décorés
de bannières, de banderolles & d'écussons.

François I est assis sur un Pavillon élevé, auquel on arrive par des
gradins recouverts d'un tapis semé de fleurs de lys, ainsi que la tenture
du Pavillon. Il a, près de lui, Louise de Savoie, Duchesse d'Angoulême sa mère, & Marguerite sa sœur, toutes deux magnifiquement parées ;
plusieurs Dames & Seigneurs de sa Cour.

A la droite du Roi est une estrade moins exhaussée, sur laquelle on
voit les juges du camp ; des valets ou sergents sont répandus autour de
la Lice dont la barrière est fermée.

Au lever du rideau tout est dans un profond silence. Il est interrompu
par le bruit des fanfares, & d'une marche militaire qui annonce l'arri-
vée de la Reine, qui entre dans la Lice avec sa suite.

Ensuite une autre marche qui annonce l'arrivée du Roi, qui entre éga-
lement dans la Lice.

Une troisième marche annonce l'arrivée de Sotomayor.

Quatre Ecuyers d'honneur entrent par l'aile gauche du théâtre, font
le tour de la Lice, & viennent se placer près de l'estrade des Juges, l'un
tient la bannière de Sotomayor, portant un aigle d'or qui fixe le soleil
avec ces mots : Rien ne m'étonne. L'autre son épée d'honneur, le troi-
sième le manteau d'honneur, & le quatrième deux épées & deux poignards en croix.

Une quatrième marche succéde qui annonce le Chevalier Bayard,
ayant à ses côtés la Police, & dernière lui MM. d'Orsay, d'Imbercourt
de Fontenailles, & le Baron de Béarn. Ils se rangent entre l'estrade des
Juges & la tente où est le Roi. (La marche cessé, les trompettes sonnent.)

SOTOMAYOR, s'approchant du pavillon royal ou de la tente du Roi.
SIRE, je viens supplier Votre Majesté de m'octroyer la grâce de combattre à outrance ce Chevalier déloyal. Il m'a insulté dans mon honneur, il a osé me diffamer aux yeux des plus braves guerriers de votre Royaume. Sa mort seule peut effacer l'opprobre dont il a voulu couvrir le nom de Sotomayor. Souffrez donc, Sire, que l'épée, ou le poignard, le fassent dédier de ses mensonges, de son audace & que mon bras éteigne dans son sang le souvenir de mon iuré (Il jette au pied du trône le gage du combat.)

(Les trompettes sonnent.)

B A Y A R D.

Sire, outrager un sexe sans défense est le fait d'un lâche. J'ai repoussé la calomnie par le reproche le plus mérité. Ce que j'ai dit est vrai. Je le soutiendrai aux yeux des hommes, & à la face du Ciel. Permettez que je relève le gage du combat.

(Les trompettes sonnent.)

F R A N C O I S I.

Les lois sacrées de la Chevalerie, le respect que nous devons aux Dames, l'assistance que nous leur promettons, notre sang que nous jurons de verser pour les défendre, tout m'autorise à vous permettre le combat.

BAYARD, relève le gage du combat. (Les trompettes sonnent.)

S O T O M A Y O R.

Sotomayor n'a besoin que de son courage, Sire ; il lui suffit pour la victoire.

B A Y A R D.

Sire, j'ai pour moi l'équité, votre présence, & mon épée... Que Dieu nous juge. (Les trompettes sonnent.)

Les Judges du Camp envoient par des sergents à Bayard & Sotomayor leurs épées & leurs poignards.

FRANÇOIS I. parle bas à un Seigneur placé près de lui. Ce Gentilhomme descend, & va parler au Héraut d'Armes.

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi : que ni parole, ni geste, ni le moindre signe ne trouble les combattans. (Les trompettes sonnent.)

LE HÉRAULT D'ARMES.

De par le Roi : respect & silence.

(Les trompettes sonnent. Silence général.)

Les Champions se recueillent dans un profond silence, & embrassent leurs parrains.

LE MARÉCHAL DE CAMP, jette son gant dans la lice & dit : Laissez les aller.

On voit arriver l'Ecuyer de Sotomayor ; il arrive près de son maître, l'embrasse, & lui dit mystérieusement :

Tout a réussi, elle est entre nos mains.

S O T O M A Y O R.

Quoi qu'il arrive, ne la laissez pas échapper ; vainqueur, je suis heureux... Mort... je serai vengé.

Les barrières s'ouvrent, les combattans y entrent ; tout se tait, & le combat commence. Bayard est terrassé, & Sotomayor lui arrache l'écharpe qu'il s'est fait du voile de Madame de Rendan.

BAYARD.

Cet avantage & la trahison ne te serviront pas. (Il baisse le poignard de Madame de Rendan.) Voici ma force & mon soutien.

SOTOMAYOR.

Meurs, meurs,

BAYARD, se relève, terrassé à son tour Sotomayor & lui dit : Confesse-toi vaincu, & je te donne la vie.

SOTOMAYOR.

Me confesser vaincu !

BAYARD, lui plongeant le poignard dans le sein. T'as m'y forces... Péris.

Une foule de peuple se précipite sur un des côtés du théâtre, vers le trône du Roi, au milieu de cette foule paraît Madame de Rendan, pâle, échevelée, désfigurée ; elle tombe à genoux aux pieds du trône.

FRANÇOIS I.

Dieu... Qu'est-ce que je vois ?

IMBERCOURT & Madame DE RENDAN, ensemble.

Sire, Sire, justice, vengeance...

BAYARD.

Madame de Rendan !

Mme. DE RENDAN.

Des lâches... Des ravisseurs se sont introduits dans ma maison... ils ont osé m'entrainer... Imbercourt... Ses amis... mon courage... m'ont attachés aux mains des scélérats...

IMBERCOURT.

Sotomayor est le coupable.

FRANÇOIS I. avec étonnement & indignation. Sotomayor.

BAYARD.

Sotomayor !... le voilà & vous êtes vengée. (Quatre soldats enlèvent le corps de Sotomayor.)

Mme. DE RENDAN.

C'est à vous que je dois tout !

BAYARD.

Je suis Français... Dieu, l'honneur & les Dames ; voilà notre cri... Cher Imbercourt... (à la Police.) Ah ! mon ami ! L'Orchestre exécute un grand morceau de musique, pendant que le peuple & les soldats entourent & enlèvent Bayard.

FRANÇOIS I.

Sotomayor a reçu le prix de son crime : mais permettez-moi, Madame, de vous faire un léger reproche : quand vous vous cachez à tout l'univers, Sotomayor a pu savoir, comme nous, qu'il existe un mortel heureux...

Mme. DE RENDAN.

On le fait... Voilà ma justification ; & les motifs de ma conduite... Daignez lire & jugez-moi... Ce n'est pas certainement sur l'épouse de Bayard que votre Majesté peut former des doute offensant.

FRANÇOIS I.

Non, Madame, non : foi de Gentilhomme ; honneur vous soit rendu, on m'a trompé. Je vais tout réparer : mais, Madame, est-ce au Roi, est-ce à votre ami que vous avez confié ce mystère ! est-ce un secret que je dois garder, ou m'est-il permis de le répandre ?

56 LES AMOURS DE BAYARD.

Mde. DE RENDAN.

Vous venez, Sire, de me convaincre qu'il ne peut être trop divulgué.
On entend une marche militaire, exécutée par la musique qui précède la
la marche, dans laquelle Bayard est porté en triomphe : on voit Bayard tenant le voile de Madame de Rendan à sa main. Le Roi re-
monte sur son trône, & Madame de Rendan se place sur les marches ;
la musique cesse lorsque Bayard a baisé la main de sa Reine.

F R A N Ç O I S I.

Embrasse-moi... viens, tu as fait le devoir d'un bon Français,
d'un brave & loyal Chevalier ; tu as soutenu la cause d'un sexe aimable & sans défense... Tu as combattu pour la beauté outragée... Foi de Gentilhomme, j'aurois voulu être à ta place.

B A Y A R D.

Ah ! Sire, vous auriez dû à ce que vous valez ce que je ne dois qu'à mon bonheur.

F R A N Ç O I S I.

Ne dites point cela, Bayard ; voilà un papier qui prouve le contraire... Messieurs, je vous présente la femme du Chevalier Bayard, mon ami, le votre, & l'un de mes meilleurs serviteurs.

B O N N I V E T.

Sa femme !

L A P A L I C E.

Oui, mon cher Amiral, sa femme.

B O N N I V E T.

Vous le saviez ?

L A P A L I C E.

Je m'en doutais.

B A Y A R D.

Quoi ! Madame, vous avez daigné publier...

Mde. DE RENDAN.

Oui, Chevalier, tout m'a démontré la fausseté de mes opinions. Quand on a le bonheur de vous appartenir... on doit y trouver trop de gloire pour n'en pas jouir aux yeux de tout le monde.

B A Y A R D.

O ma bien-aimée ! (à la Police.) Et toi, mon brave compagnon d'armes, rends ma joie pure & complète, dis-moi qu'elle n'aillige point ton cœur.

L A P A L I C E.

Va, je ne mériterois ni ton amitié, ni l'estime de ta femme, si je ne savoys pas être heureux du bonheur de mon ami.

F R A N Ç O I S I.

Venez ; belle Rendan ; viens, mon cher bayard : c'est moi qui prétends vous unir... Je t'accorde, mon brave, quelques mois pour l'amour, & nous irons après nous informer en Italie, s'il y retielle encoste des lauriers, Toi, qui fais si bien en cueillir, tu guideras nos pas. En suivant ton exemple, la moisson ne peut qu'être bonne.

L'Orchestre & la musique militaire donnent ensemble.



